

Questions de Recherche / Research in Question  
N° 23 – Décembre 2007

**L'analyse de la « rivalité »  
dans les relations internationales.  
Le cas de l'Inde et de la Chine**

**Renaud Egreteau**

# **L'analyse de la « rivalité » dans les relations internationales.**

## **Le cas de l'Inde et de la Chine**

**Renaud Egreteau<sup>1</sup>**

### ***Résumé***

L'émergence de la Chine et de l'Inde suscite depuis peu de nombreux débats scientifiques. Caractérisé par le développement de la croissance, des échanges commerciaux et des dépenses militaires, par la possession d'un arsenal nucléaire et par la revendication d'ambitions diplomatiques mondiales, l'essor des deux géants asiatiques suscite la fascination et l'inquiétude. Entre les lieux communs, l'imaginaire collectif et les travaux scientifiques, l'air du temps est aux interrogations quant à l'avenir de l'Asie et à l'évolution des puissances indienne et chinoise. Après avoir brièvement décrit leur émergence concrète sur la scène internationale, nous essaierons d'analyser la montée en puissance des deux géants et leur éventuelle trajectoire de collision au regard d'un concept peu développé dans les relations internationales, celui de « rivalité ». L'étude de ce phénomène, qui s'est constitué en objet de recherche théorique dans les années 1990, nous permettra de voir si l'Inde et la Chine peuvent se concevoir comme des « puissances rivales ».

### ***Abstract***

The rise of both India and China at the dawn of the 21<sup>st</sup> century has been one of the main strategic stakes on which many international academic and political studies have been focusing since the end of the Cold War. With an almost two-digit growth, a booming trade, an ever increasing military budget, the possession of a credible nuclear force and asserted diplomatic ambitions on regional and international arenas, the simultaneous emergence of India and China have fascinated, but also raised many interrogations throughout the world. Will this emergence and the global Sino-Indian bilateral relationship be peaceful? Are the two Asian giants entrenched in a global and enduring rivalry? After a brief overview of the concrete rise of the two Asian neighbours on the international scene, this paper will analyse this phenomenon in the light of an original theoretical corpus, the "Rivalry" literature. Marginal in Europe, but well studied in the United States since the nineties, the "Rivalry" conceptual framework will enable us to see whether the bilateral relationship established by India and China might be theoretically qualified as a "rivalry" or if the expression has been too hackneyed.

---

<sup>1</sup> Diplômé en Sciences Politiques (IEP Bordeaux, 1999) et en Langues Orientales (INALCO, langue hindi, 2002), Renaud Egreteau est titulaire d'un Doctorat de Science Politique, de l'Institut d'Etudes Politiques de Paris (2006) portant sur « L'Inde, la Chine et l'enjeu birman : la rivalité sino-indienne en Birmanie et ses limites depuis 1988 », obtenue en décembre 2006. Ses recherches actuelles portent sur les politiques asiatiques de l'Inde, et notamment son positionnement vis-à-vis de la Chine, sur la Birmanie contemporaine (approche politique et diplomatique) ainsi que sur le Nord-Est indien et ses mouvements insurrectionnels. Contact : [regreteau@yahoo.fr](mailto:regreteau@yahoo.fr)

## INTRODUCTION

*« I hope you can send my message back to the great Indian people,  
that we're not competitors, we are friends »,*

Wen Jiabao, Premier ministre chinois, 14 mars 2005.<sup>2</sup>

*« There is a misconception that India and China are competitors, and this is not true »,*

Dr Manmohan Singh, Premier ministre de l'Inde (11 décembre 2005).<sup>3</sup>

Ces affirmations récentes des dirigeants chinois et indien reflètent la rhétorique largement employée par la Chine et l'Inde de par le monde à propos du caractère potentiellement hostile de leur relation bilatérale. Depuis le début des années 2000, l'émergence simultanée des deux géants asiatiques fait l'objet d'une attention particulière des médias, ainsi que des cercles politiques et scientifiques. Malgré le fait que la montée en puissance économique et diplomatique de l'Inde apparaisse décalée de quelques quinze années par rapport à celle de la Chine, l'essor des deux voisins aux dimensions colossales (géographiques, démographiques et économiques) fascine et intrigue en ce début de XXI<sup>e</sup> siècle.

---

<sup>2</sup> « J'espère que vous pourrez transmettre au peuple indien le message selon lequel nous ne sommes pas concurrents mais amis ». Nous traduisons. Xinhua, *Premier Wen Jiabao meets the Press*, March 14<sup>th</sup>, 2005.

<sup>3</sup> « Il y a un malentendu selon lequel l'Inde et la Chine seraient en concurrence, or ce n'est pas vrai ». Nous traduisons. Déclaration faite peu avant le 4<sup>ème</sup> Sommet Inde-ASEAN organisé à Kuala Lumpur (12-14 décembre 2005) : *The Indian Express*, « India, China not rivals : Manmohan Singh », December 11<sup>th</sup>, 2005.

Par définition, une « puissance émergente » (*emerging power* ou *rising power*) est une « grande puissance » en devenir.<sup>4</sup> Potentiellement (mais pas nécessairement), elle pourra acquérir le statut de « puissance dominante », voire hégémonique (« *hégémon* »), après un laps de temps plus ou moins long. Les puissances émergentes sont ainsi à distinguer des « puissances moyennes », inscrites dans une hiérarchie et dont le comportement ne reflète pas une volonté de bouleverser celle-ci. Au contraire, les « puissances émergentes » ont tendance à vouloir contester cette organisation hiérarchique du système international et la place du (des) dominant(s), sachant pertinemment que « *la puissance relative des grandes nations à l'échelle internationale ne reste jamais constante* » (Kennedy, 1991 : 18). Bien qu'elles n'aient souvent qu'une influence régionale, elles ont cependant à la fois les capacités et l'intention de devenir à terme des grandes puissances à l'échelle mondiale. Une marche progressive vers cette position hégémonique à laquelle elles aspirent semble donc remarquable puisque caractérisée par une acquisition ascendante de « puissance » (*power*) et surtout perçue comme telle par les autres acteurs internationaux, dont le ou les « *hégémon(s)* ». Depuis la fin du xx<sup>e</sup> siècle, l'Inde et la Chine font incontestablement figure de « puissances émergentes ». Si la Chine a entamé son ouverture au monde et sa marche au développement forcé en 1978 après une rapide démaoïsation, l'Inde paraît avoir un retard plus conséquent, n'ayant véritablement libéralisé son économie et ouvert ses frontières qu'à partir de 1991. Néanmoins, force est de constater l'émergence simultanée des deux géants d'Asie depuis la fin des années 1990 : croissances fortes (entre 8-10 % du PNB), échanges commerciaux tous azimuts avec le monde extérieur ou entre elles, budgets consacrés aux dépenses militaires demeurant particulièrement élevés, possession d'un arsenal nucléaire officiel, ambitions diplomatiques mondiales clairement affichées... Entre les lieux communs de la presse internationale et les débats scientifiques en passant par les stratégies politiques des puissances établies à leur égard depuis les années 1990, l'air du temps est aux interrogations quant à l'avenir de l'Asie et à l'évolution des trajectoires de puissance de l'Inde et de la Chine.

---

<sup>4</sup> Par « puissance », concept de science politique lui-même objet de nombreux débats au sein de la discipline, nous entendons la capacité d'un État à agir sur la scène internationale, afin de satisfaire ses propres ambitions, selon une stratégie clairement définie en fonction des capacités (réelles ou supposées) des autres États.

Or, bien souvent, ces émergences sont analysées à travers le prisme américain : potentiels *challengers* de l'« hyperpuissance »<sup>5</sup> américaine dans les décennies à venir, l'Inde et la Chine se voient bien plus souvent étudiées comme « concurrentes » des États-Unis et non comme « rivales » l'une de l'autre. L'objet de ce travail sera d'envisager la relation sino-indienne comme étant une relation de « rivalité » bilatérale. Par delà les conceptions galvaudées de la rivalité (presse, langage commun), l'approche théorique du phénomène de « rivalité » en lui-même, étudié scientifiquement depuis le début des années 1990, nous servira de matrice pour analyser la relation sino-indienne. Ambitions contradictoires, préexistence de crises bilatérales à caractère militaire, perceptions de menaces réciproques : nombre de critères peuvent définir une relation de « rivalité ». Après avoir brièvement décrit les facteurs de l'émergence de l'Inde et de la Chine sur la scène internationale, nous nous attacherons à développer les nouvelles études théoriques de ce phénomène afin de les confronter à la réalité des rapports entre l'Inde et la Chine à l'aube du XXI<sup>e</sup> siècle.

---

<sup>5</sup> D'après le concept repris à la fin des années 1990 par Hubert Védrine (alors ministre des Affaires étrangères français), qui insista sur le fait que les États-Unis, désormais seule « superpuissance » depuis la chute de l'URSS, ne rencontraient plus de rivaux équivalents dans les domaines clés de l'armée, de l'économie et du commerce, de la technologie et enfin de la culture.

## LA MONTEE EN PUISSANCE DE LA CHINE ET DE L'INDE SUR LA SCENE INTERNATIONALE

Incontestablement, l'Inde et la Chine font figure de géants. Outre leurs poids démographique et économique, leur affirmation politique et culturelle respective en ce début de XXI<sup>e</sup> siècle est au cœur de nombreux débats, notamment scientifiques. Mais là où l'essor chinois a fait l'objet de nombreuses études, et ce depuis le début des années 1990, l'examen académique et politique de l'émergence de l'Inde semble plus récent. De même, l'analyse de leur relation bilatérale a bien souvent été le seul fait d'intellectuels, de diplomates et d'universitaires indiens, dont beaucoup sont encore hantés par le conflit sino-indien de 1962 et l'échec dans les années 1950 du « *hindi-chini bhai bhai* » (« les Indiens et les Chinois sont frères », en hindi).<sup>6</sup>

La Chine, forte en 2006 de plus de 1,3 milliard d'habitants (soit 20 % de la population mondiale) mais possédant un revenu par tête de seulement 1 720 US\$,<sup>7</sup> est la quatrième puissance économique mondiale, avec un Produit National Brut (PNB) de plus de 2200 milliards de US\$ (2005).<sup>8</sup> En 2005, elle représentait à elle seule 6,7 % des échanges commerciaux dans le monde (contre 12,4 % pour les États-Unis et 4,5 % pour la France à titre de comparaison).<sup>9</sup> Son potentiel est donc scruté, analysé, débattu. Son histoire et ses grandes phases d'expansion passées sont redécouvertes. La Chine a été une puissance impériale, un « État-civilisation » à elle seule, et prendre en compte ses futures évolutions économiques, ses ambitions régionales et ses stratégies politiques, au regard de son histoire millénaire, est devenu nécessaire. Lorsque le général De Gaulle décida de rétablir les relations diplomatiques de la France avec Pékin en 1964, ce furent « *la raison et l'évidence* » qui dictèrent ce rapprochement avec la « *Chine de toujours* ». Si elle a su jadis s'imposer au monde, elle peut encore une fois occuper une place prépondérante dans l'ordre mondial.

---

<sup>6</sup> Outre notre propre expérience d'indianiste, ceci explique l'asymétrie de nos sources concernant l'étude des relations sino-indiennes, l'accès aux documents chinois traitant de ce thème étant plus restreint.

<sup>7</sup> Ce qui la situe loin des puissances établies, tels que la France (30 090 US\$ en 2004), les États-Unis (41 400 US\$) et le Luxembourg (56 230 US\$) : Banque Mondiale, *Data and Statistics*, 2005 et 2006, disponible sur le site <http://www.worldbank.org/>.

<sup>8</sup> Derrière les États-Unis, le Japon et l'Allemagne : Banque Mondiale, 2006 – *China Data Profile*, (<http://devdata.worldbank.org>)

<sup>9</sup> Organisation Mondiale du Commerce, 2006 – Countries Profiles (<http://stat.wto.org/CountryProfile/>).

Pour l'historien Wang Gungwu, c'est à la quatrième montée en puissance historique de la Chine que nous assistons depuis la fin du xx<sup>e</sup> siècle (Gungwu, 2004), après les périodes d'essor observées sous les dynasties chinoises des Tang (618-907), des Song (960-1279) et des Ming (1368-1644). La Chine va donc être amenée à de nouveau compter dans le monde, et, comme le démontre Robert Sutter, prenant le contre pied de Gerald Segal (« *Does China Matter ?* », Segal, 1999 : 25), dans son article « *Why Does China Matter* » (Sutter, 2003), la Chine, plus confiante dans ses décisions et plus sûre de ses capacités, va peser dans les décennies à venir sur l'ordre économique et politique mondial. Le sinologue Larry Wortzel (1994 : 158) écrivait déjà en 1994 que la Chine « dengiste » n'hésitait plus en effet à afficher ses ambitions régionales et qu'elle tissait patiemment ses réseaux d'influence, « *embarquée dans une nouvelle Longue Marche* » vers le statut de grande puissance, retrouvant ses vieilles habitudes régionalistes « impériales » réincarnées dans un « néo-impérialisme » périlleux. Ainsi, les débats tournent-ils donc plus autour du futur de la Chine, de ses ambitions, de sa conduite politique à venir et de la gestion à long terme de son développement, que sur l'état actuel du pays et ses éventuelles lacunes et fragilités. Car si la Chine suscite les éloges, l'admiration et l'envie des économistes et milieux d'affaires de par le monde, les politiques et analystes stratégiques se sont jusqu'à présent montrés beaucoup plus perplexes.

On retiendra donc que le phénomène de l'émergence de la Chine est indéniable et que la croissance fulgurante du géant chinois et son irruption sur la scène économique internationale inquiètent plus qu'ils ne rassurent. Comme le souligne Joseph Nye (Nye, 1997), il ne faut pas se tromper dans l'interprétation de cette irruption économique et politique : il s'agit en fait d'un retour de la Chine sur la scène internationale et non d'une arrivée en force. Il semble que la plus grande réussite de la Chine des années 1990 soit le fait qu'elle ait réussi à s'imposer comme une puissance incontournable du XXI<sup>e</sup> siècle à venir alors qu'elle ne possède pas encore l'ensemble des attributs nécessaires à l'expression et à l'expansion de cette puissance. Pour beaucoup, elle reste au second rang, avec un faible niveau de développement, des bases sociales fragiles et de maigres atouts militaires. Tout est donc affaire de perception. Il apparaît aujourd'hui que le fait d'être simplement pensé comme « puissance » ou « puissance à venir », ou encore comme « menace potentielle » suffise à élever le statut de l'État considéré. La Chine a aujourd'hui réalisé ce tour de force symbolique, et toute une succession de faits et décisions politiques, voire de crises

diplomatiques, ont confirmé les capacités déstabilisatrices « potentielles » de la Chine, en dépit de ses retards et faiblesses. Des invectives contre les autorités nippones aux réactions indignées au lendemain du bombardement par l'OTAN de l'ambassade de Chine à Belgrade en 1999, en passant par les avancées de la marine chinoise dans les îles Spratleys et Paracels, ou bien la propagande entourant les Jeux Olympiques de Pékin 2008, la Chine offre aujourd'hui un nouveau visage, celui d'un État plus sûr de ses positions et conforté dans ses ambitions, un État-continent avec lequel le XXI<sup>e</sup> siècle devra compter.

L'Inde a de son côté suscité bien moins de débats universitaires ou géostratégiques quant à son essor. Jamais le thème de la « menace indienne » n'est venu pimenter les recherches scientifiques internationales contrairement à la « menace chinoise » (*China Threat*). En 1979, un ouvrage édité par l'économiste américain John W. Mellor (Mellor, 1979), illustre parfaitement l'image que l'Inde véhiculait dans le monde : « *India as a Rising Middle Power* ». Avec une population dépassant les 650 millions d'habitants à l'époque, une « révolution verte » réussie de son agriculture et une voie « nehruvienne » de développement original aux forts accents centralisés et dirigistes, l'Inde pouvait faire valoir ses atouts démographiques ainsi que ses choix économiques et politiques. Mais son essor restait limité, pénalisé par une pauvreté endémique et une relative fermeture idéologique. Une société engluée dans une organisation socio-religieuse « castéiste », une forte pression démographique, un exode rural massif et une répartition de la croissance inégale ont longtemps miné l'expansion économique et sociale de l'Inde. Pourtant, trois guerres conventionnelles victorieuses face au « frère ennemi » pakistanais (1948, 1965 et 1971), ainsi que l'entrée officielle du pays dans le club nucléaire en 1974<sup>10</sup> et les politiques volontaires et tranchantes d'Indira Gandhi (Premier ministre de 1967 à 1977 puis de 1980 à 1984) avaient établi le potentiel global et les ambitions de l'Inde. Néanmoins, les observateurs et analystes internationaux semblaient s'accorder sur le caractère régional et limité de l'émergence du pays,<sup>11</sup> et les premiers débats académiques sur la possibilité d'une expansion plus globalisée de l'Inde et de son économie n'apparurent véritablement que dans

---

<sup>10</sup> Une seule explosion nucléaire avait été réalisée par les scientifiques indiens dans le désert du Rajasthan en mai 1974. Cet essai avait été qualifié de « pacifique » par le gouvernement indien d'Indira Gandhi qui tenta d'apaiser les vagues de critiques suscitées par l'entrée de l'Inde dans ce club. Preuve de l'impact de ces critiques, l'Inde ne procéda à aucun autre test nucléaire avant 1998, bien qu'elle en ait eu la capacité technique.

<sup>11</sup> L'Inde apparaissait alors comme une puissance politique et militaire émergente, mais sans le support d'une économie dynamique ou d'une société homogène et avancée, ce qui entravait sa marche vers le statut de puissance globale (BRATERSKY & LUNYOV, 1990).

les années 1990, tout en restant cependant décalés par rapport aux réflexions suscitées par l'émergence de la Chine voisine. Il est vrai qu'à la fin du xx<sup>e</sup> siècle, l'Inde ne représentait même pas 1% du commerce mondial (contre plus de 6 % pour la Chine), soit encore moins qu'au moment de son indépendance en 1947.

Ce fut cependant avec l'arrivée au pouvoir à New Delhi du gouvernement nationaliste hindou (mars 1998), l'annonce des essais nucléaires indiens de mai 1998, puis la relative résistance de l'économie indienne à la crise financière asiatique de 1997-98, que le discours sur l'« émergence » globale de l'Inde s'imposa véritablement.<sup>12</sup> Le thème de cette quasi « irruption » de l'Inde sur la scène internationale devint plus récurrent, notamment aux États-Unis du fait du rapprochement tactique indo-américain de la fin des années Clinton (2000). Les ouvrages édités ou publiés par Stephen P. Cohen (*India : Emerging Power*, 2001), Sumit Ganguly (*India as an Emerging Power*, 2003), Baldev Raj Nayar et T.V. Paul (*India in the World Order: Searching for Major Power Status*, 2003) ou encore de Strobe Talbott, l'ancien Secrétaire d'État américain (*Engaging India: Diplomacy, Democracy and the Bomb*, 2004) attestent ce nouvel intérêt pour une Inde désormais perçue comme une puissance globale en devenir et non un simple pays-civilisation doté d'un poids démographique démesuré. Certes, les aspects stratégiques et militaires sont les principaux thèmes de préoccupation, mais les observateurs commencent à s'interroger sur le potentiel économique de l'Inde, sur son influence à venir sur le système économique mondial et ses possibilités de troubler ou au contraire de consolider l'ordre établi (Perkovich, 2003). Le potentiel est grand, mais reste encore ciblé et moins séduisant que celui d'une Chine en plein boom (Basu, 2004). L'Inde ne se montre attractive que dans certains secteurs (nouvelles technologies, *software*), mais elle peut faire valoir ses atouts. Avec une population qui a franchi le cap du milliard d'habitants en mai 2000<sup>13</sup> pour représenter aujourd'hui 16 % de la population mondiale (près de 1,1 milliard), répartie sur à peine 2,5 % des terres émergées (3,3 millions de km<sup>2</sup>, soit un tiers de la superficie de la Chine ou des États-Unis), l'Inde est aussi un géant qui pourra profiter des avantages d'une population plus jeune que celle des autres puissances, y compris de la Chine qui risque de voir sa population vieillir avant d'avoir atteint un niveau de

---

<sup>12</sup> Des premiers articles et ouvrages sur l'essor de l'Inde ont néanmoins précédé ce courant qui n'a explosé qu'à la fin des années 1990 (GORDON & HENNINGHAM, 1995 ; GORDON, 1995 ; BAJPAI & MATTOO & TANHAM, 1996).

<sup>13</sup> *The Hindu*, « We are 1 billion today », May 11<sup>th</sup>, 2000.

développement suffisant pour y faire face. Son émergence est incontestablement le deuxième bouleversement de l'Asie du XXI<sup>e</sup> siècle d'autant plus que diplomatiquement, elle tend à s'émanciper de plus en plus et à s'affirmer fièrement.

En effet, selon C. Raja Mohan,<sup>14</sup> les nouveaux « *pandits* » (érudits en sanskrit) de la conduite des affaires étrangères et stratégiques de l'Inde sont désormais parfaitement « curzoniens »<sup>15</sup> dans leur approche. Comme l'ancien Vice-roi des Indes britanniques, ils ne conçoivent l'Inde que par la grandeur. S'ils rejettent le côté impérialiste de la vision de Lord Curzon, ils en retiennent néanmoins la position stratégique de l'Inde au carrefour de l'Asie, de l'Océan Indien et du Moyen-Orient et surtout la nécessité de fixer les frontières de l'Inde en s'affirmant sur la scène régionale et internationale.<sup>16</sup> L'ouvrage publié en 1999 par Jaswant Singh, ministre des Affaires étrangères indien de 1998 à 2002, est particulièrement éloquent (« *Defending India* », Singh, 1999). Partisan d'une Inde nationaliste, sûre d'elle sur la scène internationale et dominant son environnement géopolitique immédiat, Jaswant Singh y dépeint les influences des écrits politiques de l'Inde ancienne sur la pensée stratégique contemporaine ainsi que cet héritage curzonien dont il se réclame. Pour lui, « *les frontières stratégiques de l'Inde se situent là où nos intérêts nationaux vitaux se trouvent* » (*Ibid.* : 278) ; il entendait donc participer à la redéfinition de la vision que l'Inde, puissance émergente, se faisait de son environnement stratégique. Ainsi, l'Inde, fière, n'hésite plus à s'afficher, réclamant un siège de membre permanent au Conseil de Sécurité de l'ONU, une place auprès du G7, une participation aux initiatives de coopération internationale... Elle s'affirme et veut compter tout autant qu'une Chine qui semble pourtant fasciner davantage (Ayoob, 2000).

---

<sup>14</sup> Discussion personnelle avec C. Raja Mohan, New Delhi, 11 septembre 2003.

<sup>15</sup> En référence à Lord Curzon, Vice-roi des Indes britanniques (1899-1905) puis Secrétaire d'État aux Affaires Étrangères de Grande-Bretagne (1919-1924) qui avait défendu l'idée d'une *Pax Britannica* autour de l'Océan Indien, « lac britannique » protégé d'Aden à Singapour en passant par l'Afrique du Sud et l'Empire des Indes.

<sup>16</sup> *The Hindu*, « Jaswant and Lord Curzon's Legacy », January 28<sup>th</sup>, 2002. Pour une critique de cette approche, voir le commentaire d'A.G. Noorani dans *Frontline*, *Travails of an MEA watcher*, Volume 20, n°12, June 07<sup>th</sup>-20<sup>th</sup>, 2003.

Ainsi, face aux chiffres démesurés qu'offrent aujourd'hui l'Inde et la Chine aux analystes économiques ou observateurs politiques, la comparaison entre les deux géants asiatiques est intéressante. Si ces deux États semblent s'affirmer en même temps sur la scène internationale, l'hypothèse d'une rivalité croissante entre eux paraît alors tentante. L'émergence simultanée des deux (futurs) puissances peut-elle être envisagée de façon conflictuelle ?<sup>17</sup> L'Inde et la Chine peuvent-elles accroître leur part respective dans le système économique mondial en même temps que leur influence politique sans entrer en conflit avec les intérêts de l'autre (ou même ceux des autres puissances), notamment en Asie? En imageant le propos, peut-il y avoir « deux (ou plusieurs) tigres dans la même jungle » (l'Asie d'abord, le monde ensuite) comme s'interrogent nombre d'observateurs<sup>18</sup> ? Le schéma de construction inévitable d'une véritable « rivalité » entre les deux géants asiatiques, une compétition stratégique qui menacerait au final bien plus ces pays eux-mêmes (dans leur développement et trajectoires d'acquisition de puissance) que les autres États dominants, États-Unis en tête, est particulièrement séduisant et a été récemment développé dans les mondes politiques et académiques occidentaux, mais aussi asiatiques. L'Inde elle-même (ses milieux intellectuels et universitaires, ses cercles politiques et militaires traumatisés par l'humiliation de 1962) a montré depuis 1988 un tropisme chinois témoignant de son inquiétude mais aussi de sa fascination envers un puissant voisin qu'elle associe à de nombreuses menaces, au contraire de Pékin (Shirk, 2004).

Ainsi, la montée en puissance des deux géants asiatiques inquiète de par le monde, mais il apparaît que ce sont les émergences respectives de l'Inde et de la Chine, ainsi que leurs rapports aux autres puissances régionales ou globales, plutôt que la perspective d'une rivalité strictement sino-indienne et d'une trajectoire de collision entre les deux géants asiatiques, qui engendrent ces perplexités et intéressent au premier chef. Bien souvent, l'équation sino-américaine masque l'éventualité d'une rivalité entre l'Inde et la Chine aux yeux de nombreux observateurs internationaux. L'essor de la Chine puis celui de l'Inde sont donc observés pour les conséquences qu'ils engendrent vis-à-vis des autres puissances (États-Unis, Union européenne, Japon...), et ce de façon isolée, que pour la configuration de « rivalité » qui pourrait se dessiner entre elles, de façon globale, pour un leadership asiatique ou encore sur un théâtre particulier, notamment en Asie. Surtout, les analyses académiques

---

<sup>17</sup> Toute rivalité ne mène pas nécessairement à un conflit, mais il ressort de la littérature (que nous étudions ci-après), que la probabilité d'un conflit augmente avec la gravité de la rivalité.

(occidentales essentiellement) se sont penchées sur les modèles de « rivalités » qui seraient susceptibles de naître entre la Chine et les États-Unis, les États-Unis et l'Inde voire la Chine et le Japon, plutôt que sur la rivalité entre l'Inde et la Chine. Non seulement l'étude d'une rivalité entre l'Inde et la Chine, faisant abstraction des autres puissances, est originale, mais de surcroît, l'application de l'approche théorique des « rivalités » dans les relations internationales à cette équation sino-indienne nous semble apporter un regard neuf sur ce thème.

---

<sup>18</sup> Michael Vatikiotis, « India and China : a delicate dance », *International Herald Tribune*, January 23<sup>rd</sup>, 2006.

## L'APPROCHE THEORIQUE DES RIVALITES DANS LES RELATIONS INTERNATIONALES

Les relations internationales, en tant que discipline scientifique, ont évolué depuis un siècle autour de nombreux débats, produits de leurs temps. À la suite des querelles entre idéalisme utopique et réalisme au lendemain de la Grande guerre, de nouvelles approches sont venues compléter ou critiquer ces premières écoles de pensée et proposer d'autres cadres théoriques pour tenter d'analyser l'évolution politique du monde. Toutefois, et ce quelles que soient les différentes approches théorisées (réalisme, libéralisme...), le cœur de la discipline a toujours gravité autour de quelques notions et concepts fondamentaux dont tous reconnaissent l'importance : la paix, la guerre, le conflit ou la coopération, la puissance...etc. Le concept de « rivalité » en lui-même, s'il entre dans ce cadre, n'a pourtant jamais été véritablement étudié spécifiquement avant les années 1980. Le terme semblait n'être auparavant qu'un état de fait : deux États ayant une longue histoire de conflits communs ainsi que des visions et ambitions contradictoires et manifestement incompatibles étaient qualifiés de « rivaux » et leur relation de « rivalité ». L'histoire du monde a montré nombre de cas mais force est de constater que rares sont les relations de « rivalité » à avoir été analysées en tant que phénomène spécifique des théories des Relations Internationales, au même titre que la « guerre » ou l'« alliance militaire », laissant ainsi cette notion n'être qu'un décor contextuel et non un concept dynamique.

Au premier abord, le concept de « rivalité » semble synonyme de la notion de « compétition » entre deux acteurs, à ceci près qu'il paraît revêtir un caractère fortement hostile. Ces deux acteurs « concurrents » entreraient en « rivalité » pour un accès privilégié à des ressources, afin d'acquérir de la puissance et d'établir une position hégémonique vis-à-vis de l'autre. Ce concept semble donc, selon nous, s'inscrire parfaitement dans l'approche réaliste (ou néoréaliste) aujourd'hui encore dominante dans les relations internationales. La logique de compétition étant un élément moteur des relations interétatiques selon les réalistes, l'étude spécifique du concept de « rivalité » va alors nous permettre d'aborder la façon dont se construit cette compétition, d'étudier sur quelles bases elle se développe et enfin à quels phénomènes elle peut aboutir (guerre et conflit armé le plus souvent, mais pas nécessairement).

Avant les années 1990, peu d'études se sont intéressées au phénomène de « rivalité interétatique » en lui-même. Pour nombre d'auteurs académiques, théoriciens des relations internationales compris, ce concept a servi de simple décor théâtral aux relations entre puissances. Il n'a souvent été considéré que comme un état de fait, une situation donnée et acceptée comme telle. Les rivalités ont ainsi rarement été abordées comme objet d'étude, mais plutôt comme fond de trame aux rapports interétatiques de type conflictuel. Nombre d'historiens ont ainsi simplement expliqué les rapports étatiques antagoniques comme l'expression d'une rivalité bilatérale. Deux États partageant une longue histoire de conflits communs étaient rivaux, sans que d'autres critères ne viennent étayer cette affirmation. L'intérêt de l'étude de ce concept, et surtout de ses dynamiques intrinsèques (de la naissance à la mort de la rivalité, en passant par son développement), permet de le sortir du principe convenu que deux États ayant un ou des contentieux sont automatiquement rivaux.<sup>19</sup>

Avant les années 1980, peu de définitions de ce phénomène de « rivalité » étaient fondées. Dans leur ouvrage « *Enemies in Politics* » (1967), Finlay, Holsti et Fagen parlent d'« ennemis internationaux » (sociaux, politiques et militaires) qui ont des contentieux, bien souvent insolubles, et qui perçoivent une véritable menace de la part de leur adversaire. Ils dépassent de ce fait le cadre strict de la compétition interétatique en ajoutant la notion de « perception de menaces » pour les intérêts vitaux de chacun. Dès lors, le terme de « compétition » ne peut être entendu comme un simple synonyme de « rivalité » qui s'en distingue par un sentiment d'hostilité latent.<sup>20</sup> Elle se différencie également de la notion de « conflit prolongé » (*protracted conflict*), en ce sens qu'une rivalité n'implique pas systématiquement un « conflit armé » engageant l'ensemble de la société des États parties (Colaresi & Thompson, 2002). Plusieurs qualificatifs ont ensuite été apportés par nombre d'auteurs : « rivalité interétatique » (*Interstate rivalry*), « rivalité principale » (*Principal Rivalry*), « rivalité stratégique » (*Strategic rivalry*), « rivalité durable » (*Enduring rivalry*), « proto-rivalité » (*Proto-rivalry*) et « rivalité isolée/ponctuelle » (*Isolated/Punctual rivalry*) ou bien encore « rivalité régionale » (*Regional rivalry*).<sup>21</sup>

---

<sup>19</sup> Selon Paul F. Diehl : « The rivalry approach moves the rivalry out of the research design background and places it in the theoretical explanation », in DIEHL, 1998: 11.

<sup>20</sup> Pour aller plus loin dans les multiples définitions des rivalités, on se servira de la présentation de CLERMONT, Jean, à la convention annuelle de l'International Studies Association: « Regional Rivalries in Northeast Asia », Paper Prepared for Presentation at the 43rd Annual Convention of the International Studies Association (ISA), New Orleans, March 24-27, 2002 et aisément disponible sur Internet : <http://www.isanet.org/noarchive/clermont.html>.

<sup>21</sup> THOMPSON, 1995. 2001 ; GOERTZ & DIEHL, 1993 ; DIEHL, 1998.

Dans les années 1990, plusieurs études sur les rivalités internationales, fondées en particulier sur de vastes travaux statistiques, ont été réalisées par des écoles nord-américaines (Universités d'Illinois et de Michigan notamment). Quantitatives et/ou qualitatives, ces études nord-américaines se sont fondées sur un corpus de plus d'un millier de crises et disputes internationales majeures intervenues depuis 1816. Gochman et Maoz (1984) sont parmi les premiers universitaires à avoir proposé une analyse exhaustive des conflits depuis 1816 en exposant leurs relations de causalité avec le concept de « rivalité ». Ils ont d'abord démontré que ces conflits étaient corrélés à la notion de « puissance », les États (« royaumes » ou « empires ») les plus puissants à un moment ou un autre de l'histoire étant les plus impliqués dans des conflits armés. Ainsi, un très petit nombre d'États (puissants) serait à l'origine de la grande majorité des conflits (France, Grande-Bretagne, Russie, États-Unis, Espagne, Allemagne, Israël...) et ce de façon récurrente : les guerres du monde se sont donc très souvent déroulées entre les mêmes acteurs à travers l'Histoire. Ils ont ensuite observé qu'un petit nombre de paires (*dyads*) d'États était plus régulièrement engagé dans des conflits bilatéraux que les autres. La grande majorité des conflits a donc la plupart du temps été initiée par deux acteurs uniquement, guerres mondiales et certaines crises internationales exceptées. Ce caractère dual ou « dyadique » (Hensel & Diehl, 1994) montre que deux États en quête de puissance sont des rivaux directs, même si autour d'eux peuvent se greffer d'autres États dans un réseau d'alliances. On parle alors de « rivalités multiples »,<sup>22</sup> comme dans le cas de la formation de « blocs » autour des puissances soviétique et américaine pendant la Guerre froide. Mais en règle générale, les rivalités notables sont l'affaire de « dyades » d'États, W. Thompson (1999) parlant même d'approche « *Arche de Noé* » des rivalités, celle-ci ne fonctionnant principalement que par couple.<sup>23</sup> Le caractère « dyadique » est donc un élément important des rivalités.<sup>24</sup>

En outre, dans la plupart des situations, ces paires d'États entrant en conflit ont la particularité d'avoir un lien territorial, une frontière commune. Pour Barry Buzan (1995) : « (...) *because threats often travel more easily over short distances than over long ones, insecurity is often associated with proximity. Most states fear their neighbours more*

---

<sup>22</sup> VASQUEZ, 1998.

<sup>23</sup> THOMPSON, 1999:7.

<sup>24</sup> On parle alors de « *politically relevant dyads* » : MAOZ & MOR, 2002:231.

*than distant powers* ». <sup>25</sup> Il existerait ainsi une probabilité plus forte de conflits (et de rivalité) entre voisins, ce que confirme J. Vasquez (« *proximity acts more like a necessary condition for war* », in Vasquez, 1995 :280). Enfin, dernière observation issue des études statistiques menées par ces écoles américaines, beaucoup de dyades d'États régulièrement en litige partagent une longue histoire commune de rapports antagoniques. En conclusion, deux États frontaliers, militairement puissants et partageant un héritage de querelles armées récurrentes ont plus de chances d'entrer à nouveau en belligérance que n'importe quel autre type de paire d'États. Il existe donc un phénomène, observable dans la durée, qui facilite l'explosion d'un conflit, ou du moins tend à favoriser l'apparition de crises à répétition au sein d'une dyade d'États donnée. L'étude de ce phénomène de « rivalité » s'est ainsi développée.

En 1984, Gochman et Maoz ont simplement défini la notion de « rivalité interétatique » comme une relation entre « *deux États qui se sont affrontés plus souvent que les autres* » (Gochman & Maoz, 1984 : 609). La rivalité a d'abord lieu entre deux « États » – principaux acteurs des relations internationales pour les réalistes –, États manifestement concurrents, même s'il peut exister des rivalités non étatiques (entre Compagnies des Indes orientales européennes dans la course aux épices aux XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles par exemple, Diehl & Goertz, 2000 : 19-21). L'aspect militaire de la confrontation est aussi une donnée importante de la définition d'une « rivalité interétatique ». La compétition est militarisée dès lors qu'il y a perception de menaces militaires, démonstration de force, usage de la force ou, stade suprême, guerre. Pour Goertz et Diehl (1996 : 292), « *une relation de rivalité est une compétition militarisée entre deux États sur une période donnée* ». En conséquence, la compétition militarisée se fait sur la base de contentieux que les dyades ont en commun : deux acteurs étatiques en « *désaccord sur la résolution de certains litiges sur une période de temps donnée* », ce désaccord « *les conduisant à engager des ressources substantielles (militaires, économiques ou diplomatiques) pour s'opposer à l'autre* » sont des rivaux (Bennett, 1996 : 160). Une « rivalité interétatique » est donc une relation dyadique entre des États en désaccord sur un ou plusieurs sujets, sur une période plus ou moins longue et qui utilisent de nombreuses ressources, notamment militaires, pour régler ou au contraire perpétuer ce désaccord.

---

<sup>25</sup> « (...) dans la mesure où les menaces circulent souvent plus facilement sur les petites distances, l'insécurité est souvent associée à la proximité. La plupart des États craignent leurs voisins plus que les puissances éloignées ». Nous traduisons. BUZAN, Barry, « The Post-Cold War Asia-Pacific Security Order: Conflict or Cooperation? », in MACK & RAVENHILL, 1995:131.

William R. Thompson (1995 : 200) a de son côté avancé le terme de « rivalité principale ». Il se distingue de l'approche « *interstate rivalry* » en fondant sa définition de la rivalité sur les perceptions des acteurs étatiques. Les leaders de chacun des pays ont identifié le rival « principal », désigné l'ennemi, la cible, voire le bouc émissaire. Il rejoint ainsi Kuenne (1989 : 554-566) qui avait démontré le caractère non anonyme (*non-anonymity*) des rivalités : chacun connaît son adversaire, alors que dans une compétition sportive ou économique ils peuvent être multiples et diffus. Thompson développe son approche sur les « rivalités principales » en distinguant deux catégories : les rivalités de positionnement (*positional rivalries*) fondées sur des concurrences politiques, idéologiques ou militaires (acquisition de puissance relative par rapport à l'autre) et les rivalités spatiales (*spatial rivalries*) fondées sur des compétitions autour de territoires, de routes commerciales ou de ressources (Thompson, 1995 : 203). La dimension spatiale a servi de base aux précurseurs des études sur les rivalités dans leur définition de ces rapports conflictuels (Finlay, Holsti & Fagen, 1967 ; Kenneth Waltz, 1979). Deux États voisins ont ainsi beaucoup plus de chances d'entrer dans une relation de rivalité que deux États éloignés (Bremer, 1992 ; Vasquez, 1995). Très souvent la compétition entre les deux pays voisins naît d'un contentieux territorial (tracé de frontières non reconnu, territoire revendiqué) ou d'un litige sur une ressource de ce territoire ou zone maritime (Holsti, 1991 : 307 ; Rasler & Thompson, 2006). De plus, pour les politologues, le territoire (un des éléments constitutifs de l'État avec le gouvernement et la population) possède une charge symbolique qui participe de l'identité nationale. Le défaut majeur de l'analyse de Thompson reste néanmoins qu'il confond les termes de « compétition » et « rivalité ».

Après les notions de « rivalité interétatique » et de « rivalité principale », une troisième notion, bien plus galvaudée, demeure celle de « rivalité stratégique » (*strategic rivalry*). Couramment utilisée (dans les milieux journalistiques notamment), elle fut rarement définie de manière scientifique. W. Thompson (2001 :560) a cherché à compléter son approche sur les « rivalités principales » en dépassant la simple désignation de son adversaire par la perception d'une menace plus globale sur les ambitions, souhaits et stratégies d'un État. Une rivalité stratégique serait ainsi une « rivalité interétatique principale » dont la première caractéristique est la volonté d'un antagoniste de contrecarrer les ambitions stratégiques (à long terme) de l'autre. Le curseur se déplace ainsi du passé vers le futur, les acteurs n'ont alors pas besoin d'un grand nombre de disputes bilatérales passées mais au contraire de visions du futur

contradictoires et non réconciliables. La « rivalité stratégique » repose donc sur une projection vers l'avenir des relations interétatiques, et ce dans une perspective conflictuelle. Le conflit n'est alors plus nécessaire, et comme l'écrivent Colaresi et Thompson, une rivalité stratégique est bien une « *relation fortement compétitive, qui se distingue des simples conflits par le critère de l'identification mutuelle* » (Colaresi & Thompson, 2002 : 275).

Enfin, une dernière classification des rivalités concerne les « rivalités durables » et leurs stades précédents d'évolution, « rivalité isolée » et « proto-rivalité ». Selon les études sur les « rivalités durables » (particulièrement celles de Goertz et Diehl, deux universitaires américains), les facteurs « temps » et « contexte » sont essentiels. Un certain nombre de disputes entre deux acteurs dans un laps de temps donné est nécessaire pour pouvoir qualifier leur relation de « rivalité durable » (dont la base est celle des « rivalités interétatiques »). Le premier problème pratique qui apparaît est le fait que la qualification en « rivalité durable » se fait bien souvent *a posteriori*, voire même lorsque que la rivalité est entièrement achevée (lorsque par exemple l'un des acteurs disparaît ou qu'un accord de paix est signé). En outre, aucun auteur ne s'est véritablement accordé avec les autres dans le cadre de ces recherches pour établir un nombre de disputes et une durée fixe dans les définitions des rivalités durables. Néanmoins, nous retiendrons l'essentiel de l'approche :<sup>26</sup> selon le nombre de crises à caractère militaire (avec perceptions puis menace et/ou usage de la force) que deux États ont connu dans une période donnée, nous pourrions qualifier une rivalité de « durable » (grand nombre de disputes sur un temps long), de « proto-rivalité » (temps et nombre de disputes plus réduits – une « proto-rivalité » n'étant pas nécessairement poursuivie sous la forme d'une « rivalité durable », elle peut s'achever avant)<sup>27</sup> ou de « rivalité isolée », « sporadique » ou « ponctuelle » (une ou deux crises seulement, sur quelques années, là aussi une « rivalité isolée » n'évoluant pas nécessairement vers une « proto-rivalité » puis une « rivalité durable »). Même si toutes les rivalités ne suivent pas le même cheminement, cette classification (enfance, adolescence et maturité des rivalités en quelque sorte), est retenue par d'autres auteurs que Goertz et Diehl (qui font figure de précurseurs), tels S. Bennett (1998), Paul Hensel (1999) ou Maoz et Mor (2002) par exemple.

---

<sup>26</sup> D'après l'ouvrage Paul DIEHL, 1998.

<sup>27</sup> Pour Maoz et Mor, une « proto-rivalité » est caractérisée par deux ou trois conflits brefs mais d'une intensité remarquable, puis d'une longue période de stabilité, voire de coopération entre les deux acteurs. Elle pourra ensuite soit évoluer vers une « rivalité durable » si les contentieux resurgissent ou n'ont pas été réglés par la coopération, soit disparaître : MAOZ & MOR, 2002:121.

Face à ces définitions hétérogènes, nous conserverons dans notre propre qualification du concept de « rivalité » trois éléments essentiels. Nous ne nous intéresserons ceci dit qu'aux relations interétatiques dyadiques, et particulièrement à la longue relation privilégiée entre l'Inde et la Chine. Premièrement, la *dimension critique* : une rivalité est caractérisée par un nombre plus ou moins important de *crises* militarisées ou non, entre deux acteurs. La densité (nombre et récurrence) et la sévérité (gravité, durée) des crises bilatérales sont deux critères importants de cette dimension. En deuxième lieu, nous incluons la *dimension temporelle* dans notre définition : une rivalité s'inscrit dans le temps. Elle naît, se développe et disparaît après un nombre d'années plus ou moins grand, à la différence de conflits isolés qui ne peuvent s'apparenter à cette « rivalité ». Le passé sert de référent constant et le déroulement de la rivalité est fonction des attentes et des prévisions du futur établies par les acteurs qui ont souvent des ambitions stratégiques contradictoires. Enfin, la *dimension psychologique* propre à cette relation de rivalité entre deux protagonistes complètera notre définition. Moteur de la relation, l'esprit de compétition est fortement influencé par le facteur psychologique, les défiances réciproques et la perception d'une menace pour la survie ou les intérêts de chacun.

Le premier élément qui va nous permettre de qualifier une relation entre deux acteurs étatiques de « rivalité » est la *dimension critique* de cette relation. Les crises sont une donnée centrale de la définition d'une rivalité qui doit nécessairement « produire » des disputes ou des conflits afin de perdurer. À la différence de Goertz et Diehl (1992 ; 1996), nous estimons que ces crises ne sont pas nécessairement et systématiquement des conflits armés (de l'escarmouche frontalière à la guerre totale) mais dépassent néanmoins le cadre des simples « disputes » politiques, économiques ou idéologiques puisqu'elles ont une forte connotation militaire. La menace de l'usage de la force, tant perçue que réelle, est caractéristique de ces disputes. Comme l'ont prouvé Thompson (2001) et Hewitt (2005), les crises se manifestent dès qu'il y a une perception de menaces de la part des dirigeants de l'un des États et que la probabilité d'avoir recours à la force armée pour faire face à cette menace perçue augmente de façon exponentielle dans un temps d'action/réaction relativement bref. Si l'argument militaire (recours à la coercition armée) est capital pour pouvoir différencier les rivalités des banales compétitions économiques, voire des simples rencontres sportives (Jeux Olympiques) ou culturelles (prix Nobel),<sup>28</sup> il n'est pas essentiel

---

<sup>28</sup> DIEHL & GOERTZ, 2000:23.

étant donné l'évolution du monde post-bipolaire et l'importance accrue des facteurs économiques par exemple. Cette *dimension critique* s'inscrit ainsi dans une dialectique entre « densité » et « sévérité » des crises : celles-ci doivent intervenir de façon récurrente, à intervalles plus ou moins réguliers (densité) et être d'une gravité (sévérité) manifeste, qui sera observable par la quantité de ressources utilisées pour y faire face et par leurs conséquences matérielles ou psychologiques (post-crise).<sup>29</sup> Le conflit armé apparaît de ce fait être le dernier stade sur l'échelle des crises après, entre autres, les déclarations hostiles (menaces, recherche d'alliances), les démonstrations de force (course aux armements, mobilisation de troupes, fortification, alerte de la population...), l'utilisation de la force (blocus, rétorsions économiques, escarmouches frontalières...).<sup>30</sup> Ainsi, pour qualifier une relation de « rivalité », il doit d'abord y avoir une crise majeure (pas forcément la première) qui sera l'« acte de baptême » de la rivalité (« [the crisis] acts as a kind of baptism of the rivalry, crystallizing the underlying processes », in Vasquez, 1993 : 82). Ensuite, les auteurs s'accordent sur la nécessité d'un certain nombre de crises en général un seuil de 5 à 7, chaque crise devant durer plusieurs semaines.<sup>31</sup>

La *dimension temporelle* est le second élément qualificatif. Une relation de rivalité s'inscrit dans la durée, le cadre d'analyse étant généralement le moyen ou le long terme. L'approche évolutionniste des rivalités (Hensel, 1999) nous semble la meilleure pour aborder ce phénomène. Selon Hensel, les rivalités évoluent à l'instar des espèces vivantes : elles naissent, vivent et meurent. La succession de crises qui jalonnent leur existence est ainsi le fil conducteur qui les inscrit dans un cadre temporel. Les disputes entre deux acteurs changent dans leurs formes et aspects visibles, faisant à leur tour évoluer la relation de rivalité au fil des années. Il existe donc des comportements observables dans le temps de la part des acteurs qui illustrent une relation de « rivalité » avant, pendant et après la première crise puis dans chaque nouvelle dispute bilatérale. Avec le temps, deux rivaux agiraient ainsi différemment d'acteurs non rivaux lors de ces crises. Les expériences passées servent alors de référents dont il est nécessaire de tirer profit pour chacun des rivaux afin de répondre au

---

<sup>29</sup> PRINS, 2005 : 323-351.

<sup>30</sup> Voir l'échelle plus détaillée des *Militarized International Disputes* (MID) proposée par DIEHL & GOERTZ, 2000 : 287.

<sup>31</sup> Voir les différents articles proposés par l'ouvrage édité de Paul F. DIEHL, 1998.

mieux aux nouveaux enjeux posés par l'évolution de la rivalité. Le rôle de l'histoire des conflits successifs entre deux acteurs s'avère très important dans l'établissement, puis le développement d'une rivalité. Russell Leng (1983, 2000) a démontré la façon dont les États apprenaient des crises passées, de leurs réussites ou de leurs échecs. Ce sont des repères chronologiques et des références pratiques sur lesquels se fondent les gouvernants pour anticiper au mieux, dans le futur, les défis posés par cette relation antagonique privilégiée avec un autre État. Cette capacité d'anticipation procure du dynamisme à la notion de « rivalité », qui n'est plus une simple succession de disputes indépendantes les unes des autres. Comme l'écrivent Colaresi et Thompson (2002 : 263) : « (...) *vengeance for past defeats and worries about the probability of future defeats intrude into the decision-making processes* ». <sup>32</sup>

Non seulement la récurrence des conflits est « historicisée » puisque le poids du passé devient primordial pour comprendre et prévoir certains comportements futurs, mais de surcroît ces conflits à répétition apparaissent tous liés entre eux dans le temps. Alors que dans une relation « non rivale », l'existence, le développement et la finalité des différentes crises ne semblent pas nécessairement corrélés, dans une relation de rivalité, toutes les disputes sont interdépendantes. Ainsi, plus il y a de crises bilatérales et plus elles sont interconnectées, plus la relation entre deux États aura alors de chances d'être qualifiée de « rivale ». Celle-ci dépend donc fortement de l'évolution dans la durée des interactions entre ces dyades d'États engagés dans des disputes successives dont ils tiennent compte pour poursuivre leur relation conflictuelle ou pour y mettre un terme (Hensel, 1994). L'« effet cumulatif » des diverses décisions des acteurs et de l'expérience collective ou individuelle (« l'héritage accumulé ») est donc un fort déterminant des relations entre États qualifiés de rivaux (Grosser, 2002). La rivalité peut ainsi être perçue comme un processus de « marchandage » étalé dans le temps : les perceptions et actions de l'autre sont constamment observées, analysées, évaluées afin de renchérir de la manière la plus adaptée (Maoz & Mor, 2002 : 6).

---

<sup>32</sup> « (...) la volonté de vengeance de défaites passées et des inquiétudes à propos de celles à venir s'immiscent dans le processus de prise de décision ». Nous traduisons.

Par ailleurs, statistiquement, plus la rivalité se développe dans le temps, plus les crises sont violentes (Leng, 1983) ce qui entraîne une spirale ascendante d'agressivité qui entretient l'hostilité et peut parfois faire évoluer des conflits limités (*isolated conflicts*) en « proto-rivalité » voire en « rivalité durable ».<sup>33</sup> La majeure partie des grandes rivalités internationales depuis 1816 s'est terminée de façon violente (guerre, destruction de l'un des acteurs...), confirmant la logique de l'escalade (Diehl, 1998 : 16-17). Toutefois, des comportements d'apaisement (ou de désescalade) ont aussi été observés entre deux rivaux (Inde et Pakistan avec la diplomatie du cricket par exemple), certains même conduisant à la disparition de la rivalité, comme ce fut le cas entre la Chine et les États-Unis dans les années 1970.<sup>34</sup> La fin d'une rivalité est bien souvent la donnée qui permet rétrospectivement de qualifier une relation bilatérale de « rivalité », nous l'avons vu. Comme l'ont démontré Maoz et Mor (1998 : 130), pour définir une rivalité il faut être capable de déterminer la façon dont elle peut s'éteindre. Par exemple, le règlement pacifique d'un litige après négociations ou la défaite de l'un des deux adversaires lors d'une guerre peuvent aboutir à la fin d'une rivalité mais dans le cas où leur réalisation ne serait pas effective, la rivalité se poursuit et se fixe dans le temps (Goertz & Diehl, 1995 : 30-52).<sup>35</sup>

En outre, la plupart des études conduites jusqu'à présent considèrent qu'une relation hostile entre deux pays ne peut être qualifiée de rivalité durable qu'à partir de 20 à 25 années de rapports antagoniques. On notera qu'il n'existe pas de durée maximale tant que la rivalité est entretenue par de nouvelles disputes ou conflits bilatéraux (Hensel, 1999). Toutefois, Maoz et Mor (2002 : 278) ont statistiquement montré que la durée de vie moyenne des rivalités durables (1816-1992) qu'ils avaient étudiées était de 52,7 années. Goertz et

---

<sup>33</sup> *Ibidem* : ainsi Leng note que le conflit le plus grave (guerre) a généralement lieu lors de la troisième crise au sein de la paire d'États donnée.

<sup>34</sup> Pour de nombreux théoriciens des rivalités durables (DIEHL & GOERTZ, 2000:41, VASQUEZ, 1996, MAOZ & MOR, 2002), lorsqu'une relation de rivalité entre deux États semble renaître après un très long intermède, c'est-à-dire lorsque deux crises bilatérales sont trop distantes pour être liées, on parle alors d'une nouvelle rivalité et on ne doit pas considérer les deux périodes comme une seule grande rivalité. Ainsi, les États-Unis et la Chine, qui peuvent apparaître aujourd'hui rivaux, entameraient alors une seconde rivalité, non liée à la première (1950-1975). Toutefois, ces considérations ont une motivation principalement statistique que nous ne partageons pas. La France (Monarchie, Empire, République) a entretenu avec l'Autriche (Monarchie, Empire) une rivalité de quatre siècles avec de nombreux intermèdes longs. On parle ainsi d'une seule et même rivalité historique entre Vienne et Paris.

<sup>35</sup> Goertz et Diehl y démontrent l'importance des « bouleversements politiques » dans la naissance et la disparition des rivalités durables : 87% des rivalités (1816-1976) débutent sur un « *political shock* » et 90 % s'achèvent sur un autre « *political shock* », bien souvent un conflit armé. Pour un aperçu plus large sur la fin des rivalités en général : GOERTZ, 1997 et BENNETT, 1996.

Diehl (1993) ont aussi constaté qu'elles perduraient deux fois et demi plus longtemps au XIX<sup>e</sup> siècle qu'au XX<sup>e</sup> siècle. La première affirmation de Paul Diehl estimait qu'une moyenne de trois crises tous les 15 ans permettait de définir une rivalité. Il compléta par la suite assez différemment ses démonstrations, en estimant qu'au-delà de 20 ans entre deux crises, les disputes avaient plus de chances de ne pas être corrélées, et donc de ne pas participer d'un processus de rivalité (Goertz & Diehl, 1992), puis en limitant cette période à 10 ans (Goertz & Diehl 1995, 2000). Pour Bennett (1998) et Hensel (1999), l'écart entre les disputes est réduit à 15 ans, tandis que pour Wayman (1996), Maoz et Mor (1998) et Geller (1998 : 173), il est aussi d'une décennie. Prenons le cas de la relation américano-soviétique après la deuxième guerre mondiale : en 1953 lors de la mort de Staline, les rapports États-Unis/URSS ne pouvaient être qualifiés de « rivalité durable », malgré l'existence de disputes évidentes, graves et rapprochées entre les deux (Berlin 1948, bombe atomique soviétique 1949, guerre de Corée 1950...). Il a fallu attendre l'apparition de nouvelles crises successives, à intervalles très rapprochés (Budapest et Suez 1956, Berlin 1961, Cuba 1962, Prague 1968, Afghanistan 1979, etc.) pour que les théoriciens des rivalités puissent qualifier la relation entre Moscou et Washington de rivalité durable, celle-ci n'existant pas véritablement avant le deuxième conflit mondial (Hensel, 1999).

Enfin, la *dimension psychologique* constitue le troisième critère de qualification des rivalités. Celles-ci sont ainsi marquées par un fort esprit de compétition entre deux États, concurrence qui gravite autour de biens tangibles (territoires, ressources, activités commerciales) ou intangibles (suprématie politique, idéologique ou religieuse).<sup>36</sup> Non seulement ces acteurs étatiques ont dans les faits des intérêts divergents voire incompatibles, mais en plus ils se perçoivent eux-mêmes ouvertement comme des concurrents directs. Pour Thompson (1995 : 217), le simple fait que deux acteurs étatiques se considèrent réciproquement comme des rivaux, ou même de simples adversaires, suffit à qualifier leur relation de rivalité. En affinant cette thèse des perceptions négatives de l'autre, la compétition directe et bilatérale, évoluant au fil des crises (*dimension critique*) qui la jalonnent dans le temps (*dimension temporelle*), est caractérisée par un fort degré d'« hostilité psychologique » réciproque (Vasquez, 1996). Une rivalité est donc une « *longue histoire de haine au sein d'un couple* » (Maoz & Mor, 2002 : 109), chacun des membres développant une image très négative de l'autre à travers les discours politiques de ses

---

<sup>36</sup> GOERTZ & DIEHL, 1992 : 153.

dirigeants, les relais de l'imaginaire collectif, l'apprentissage d'une histoire de soi et de l'autre différente et plus ou moins manipulée. La défiance, l'hostilité systématique, voire la peur de l'autre sont des sentiments caractéristiques des relations de rivalités. Le développement d'un sentiment d'insécurité vis-à-vis de l'autre (l'« adversaire », l'« ennemi intime », le « rival historique » ou « traditionnel »... les termes pour le désigner sont bien spécifiques et utilisés à bon escient), la perception de dangers et de menaces pour la survie se développe dans l'élite dirigeante des États et au sein des populations.

Alors que certains auteurs (Thompson 1995, 2001 ; Schröder, 1999)<sup>37</sup> insistent sur le fait que l'analyse du seul comportement des dirigeants politiques d'un État suffit pour pouvoir déterminer une relation de rivalité (puisque selon l'approche réaliste ils incarnent seuls l'État, acteur rationnel des relations internationales), d'autres estiment que la prise en compte des perceptions et comportements des sociétés dans leur ensemble est nécessaire. Les populations des États deviennent partie prenante des relations antagonistes entre ces deux États rivaux puisque une « mémoire collective » s'est créée, les expériences et crises passées, heureuses ou malheureuses, ayant été vécues et/ou retenues par ces peuples (soldats au front, enfants à l'école, veuves... ; Bar-Tal, 2004). Si cet héritage historique est interprété comme antagonique par les leaders et la population (à la différence d'alliés traditionnels, comme la Grande Bretagne et les États-Unis qui ont « effacé » le conflit qu'ils se sont livrés au XVIII<sup>e</sup> siècle), il sera alors très difficile aux deux acteurs étatiques de surmonter leur inimitié qui s'enracine grâce à l'enrichissement d'un « répertoire psychologique » (Bar-Tal, 2004) légitimant cette rivalité.

De surcroît, il est intéressant de noter que cette *dimension psychologique* a une forte propension à progressivement dépasser la rationalité des acteurs, ce qui s'oppose clairement à l'un des principes essentiels de l'approche réaliste. Au fil du temps et du développement de leur rivalité, les États vont attacher de l'importance à des détails qui, dans le cadre d'une relation « classique » et non rivale, seraient écartés des priorités gouvernementales. Les contentieux sur des sujets futiles vont se multiplier, la rivalité devenant plus fondamentale que les litiges eux-mêmes (Thompson, 1999 :3-28). Le glacier

---

<sup>37</sup> SHRÖEDER, 1999 : 60-85.

du Siachen à plus de 6 000 mètres d'altitude (Cachemire) ou les îlots rocaillieux des Paracels (Mer de Chine du Sud) sont ainsi dotés d'une importance stratégique dont ils auraient peu de chances de bénéficier si les « Atrides » de l'Asie du Sud (Inde et Pakistan) ou le Vietnam et la Chine (en pleine quête de ressources énergétiques) ne se percevaient pas réciproquement comme rivaux. Les deux protagonistes d'une relation de rivalité vont ainsi consacrer à celle-ci plus de temps, d'énergie et d'argent qu'ils ne l'auraient fait dans une situation normale. Davantage concerné par l'envie de contrarier l'adversaire que par la défense de ses propres intérêts, le rival va engager des dépenses supplémentaires afin de pouvoir concurrencer, voire de heurter « l'ennemi intime ». Ce comportement devient à la longue une habitude, un mode de vie coutumier des rivalités qui peuvent ainsi échapper à la rationalité, chacun des acteurs ayant plus à perdre en cristallisant les litiges qu'en les résolvant (Vasquez, 1996).

La rivalité entre la France et l'Autriche en est un des exemples les plus cruels. Cette rivalité fut tellement longue (quatre siècles) que très peu d'historiens s'accordent sur la véritable origine. Les raisons qui ont opposé Charles Quint et François I<sup>er</sup> au début du XVI<sup>e</sup> siècle ne pourraient justifier les conflits franco-autrichiens qui ont suivi, de la Guerre de trente ans à la Première Guerre mondiale, en passant par les guerres menées par les deux Napoléon. Pourtant, par tradition historique, la France s'est pratiquement toujours montrée hostile à l'Autriche et ce quel que soit le régime en place à Paris (monarchies, empires, et républiques) ou à Vienne (empire autrichien, empire austro-hongrois), attestant d'une formidable continuité de la rivalité. Tant et si bien que ni la perpétuation de la rivalité au XIX<sup>e</sup> siècle ni la conclusion de cette rivalité, qui s'est traduite par la destruction de l'empire austro-hongrois en 1918-1919, n'ont répondu à de quelconques intérêts stratégiques ou à des impératifs politiques calculés.<sup>38</sup> À la fin de la Grande guerre, le démantèlement de la Maison des Habsbourg apparaissait pour les dirigeants de la III<sup>e</sup> République (Georges Clemenceau en tête) comme une nécessité historique et collective (*Austria Delenda Est*)<sup>39</sup> dont la dimension psychologique était bien plus capitale que d'éventuelles raisons stratégiques (balkanisation et création d'un vide stratégique dans l'Europe Centrale de l'Entre-deux Guerres, vite comblé par l'Allemagne hitlérienne et l'Union Soviétique).

---

<sup>38</sup> *Ibid.*

<sup>39</sup> « L'Autriche doit être détruite » (en latin), allusion au « *Carthago Delenda Est* » prôné par les Romains pendant les Guerres Puniennes contre Carthage (EGRETEAU, 1999).

La charge psychologique des rivalités est ainsi observable dans les discours et les politiques mis en place par les leaders de ces États rivaux. Les stratégies psychologiques d'influence (diplomatie coercitive, renseignement / contre-renseignement), persuasion militaire, propagande, manipulation de l'Histoire) en sont la principale manifestation : elles ont une finalité politique qui vise à affaiblir l'adversaire après l'avoir ciblé comme menace<sup>40</sup>. Dès lors qu'un acteur met délibérément en œuvre et sur la longue durée des stratégies d'opposition systématique à un autre acteur du fait de facteurs psychologiques et de perceptions, la relation peut être qualifiée de « rivalité durable » (Stoll, 1984 : 71-92).<sup>41</sup>

---

<sup>40</sup> On pourra s'intéresser aussi au concept de « suasion » et ses dérivés, plus fort (« persuasion ») ou plus modéré (« dissuasion »), développés par LUTTWAK, 2002:300.

<sup>41</sup> Il parle même d'États « *addicted* » (accros) aux rivalités.

## L'APPLICATION DU CONCEPT DE « RIVALITE » A LA RELATION SINO-INDIENNE

Depuis 1988 et la visite historique à Pékin de Rajiv Gandhi, alors Premier ministre indien, l'Inde et la Chine se sont rapprochées. Après des années de méfiance et de dédain, mais aussi de conflit armé direct, notamment en octobre-novembre 1962, Pékin et New Delhi ont entamé une nouvelle phase de leur relation, correspondant à la fin de la Guerre froide. Or, les deux pays émergents se sont engagés, comme nous l'avons analysé plus haut, dans une quête de puissance exponentielle depuis la fin des années 1990. Aussi leur essor est-il perçu par nombre d'observateurs comme une menace potentielle pour l'ordre régional, voire mondial. Passé empreint de conflits, hostilité des discours, méfiances réciproques au-delà de la rhétorique diplomatique, ambitions de puissance, émergence simultanée sur la scène internationale... l'équation sino-indienne semble se prêter parfaitement au cadre conceptuel des « rivalités ».

De nombreux articles parus dans les principales revues de relations internationales et de science politique, particulièrement en Amérique du Nord (*Foreign Affairs, Foreign Policy, International Security, The Wilson Quarterly, The Washington Quarterly...*), ou publiés par les *think-tanks* les plus influents (*RAND Corporation, Carnegie Endowment*) ont pris en compte l'éventualité d'une rivalité entre l'Inde et la Chine au *xxi*<sup>e</sup> siècle, rivalité souvent entretenue ou « instrumentalisée » par certains cercles universitaires ou politiques américains afin souvent d'influencer la définition d'une politique favorisant l'une et se protégeant de l'autre. Cette approche conflictuelle des émergences indienne et chinoise s'est souvent faite dans une perspective stratégique, de « *consulting* » politique, et non selon un raisonnement théorique ou historique véritablement académique. Plus que l'étude du phénomène, la réponse à y apporter était au cœur des réflexions. De même, l'examen des interactions triangulaires entre la Chine, l'Inde et les États-Unis a séduit beaucoup de journalistes (Schürer, 2005) et chercheurs américains. Les ouvrages plus conséquents des universitaires John W. Garver (*Protracted Conflict*, 2001), Francine R. Frankel et Harry Harding (*The India-China Relationship : What the United States Need to Know*, 2004) sont allés dans ce sens, affirmant que ces trois puissances seraient la base du futur ordre mondial du milieu du *xxi*<sup>e</sup> siècle.

De leur côté, les pays européens se sont montrés bien éloignés de ces considérations. Plus encore qu'aux États-Unis, l'intérêt pour l'Inde a longtemps été effacé par le « tropisme chinois ». Fascinés par la Chine vers laquelle ils se sont rapidement tournés, les Européens, à quelques exceptions près, ne semblent pas (ou peu) avoir intégré l'émergence de l'Inde dans leurs schémas de développement commercial ou leurs stratégies politiques. Dès lors, les études concernant l'émergence simultanée de l'Inde et de la Chine sont rares en Europe. Il existe quelques analyses comparatives entre l'Inde et la Chine, privilégiant les thématiques économiques et sociales (en France : Drèze, 1994 ; Etienne, 1998), mais peu s'attachent à l'angle politique et stratégique. Quelques articles et ouvrages ont néanmoins porté sur une éventuelle trajectoire de collision à venir entre Inde et Chine, notamment par le biais de la thématique du nucléaire depuis les essais indiens de 1998 (Cordonnier, 1997 ; Delpech, 1998 ; Bernard, 1998 ; Niquet, 1999 ; Boquérat, 2001). Mais les travaux universitaires sur les relations sino-indiennes contemporaines et les divers scénarios stratégiques envisageables dans une optique conflictuelle restent rares (exceptés par exemple à Sciences Po Paris : Saint-Mézard, 2001 ; Sciortino 2004 ; Egreteau, 2006 ; ou bien à l'IFRI, Tertrais & Cordonnier, 2001).

Lors des nombreux entretiens que nous avons menés dans différentes ambassades ou au cours de séminaires académiques en France, en Inde, en Chine, en Birmanie, en Thaïlande ou à Singapour, la réponse apportée à la question de savoir si l'Inde et la Chine étaient rivales paraissait unanime. Non, les deux pays émergents ne sont pas rivaux, ils seraient même les meilleurs amis du monde, comme aux temps idylliques du « *hindi-chini bhai bhai* » des années 1950.<sup>42</sup> Pourtant, si l'on reprend notre approche théorique, force est de constater que la relation sino-indienne depuis la création de l'Union Indienne (1947) et de la Chine Populaire (1949) possède toutes les caractéristiques d'une « rivalité » et de ses principaux qualificatifs (« rivalité durable », « rivalité stratégique », « rivalité de positionnement », « rivalité spatiale »...).

---

<sup>42</sup> Rencontres et discussions personnelles avec différents diplomates et hommes d'affaires chinois et indiens en Inde, en Chine (Pékin, Hong Kong, Kunming) et en Asie du Sud-Est (Bangkok, Rangoun, Singapour) lors de divers terrains de recherche (2002-2006).

Les deux grands ensembles civilisationnels que forment l'Inde et la Chine ont bénéficié à travers l'Histoire de grandes phases de croissance pendant lesquelles le commerce, la construction d'infrastructures, les innovations techniques notamment dans le domaine militaire ou agricole, les idées religieuses et la littérature ont connu un essor sans précédent (Etienne, 1998 : 19). Toutefois, ces phases d'acquisition de puissance de l'Inde et de la Chine ont rarement été simultanées, ce qui n'a cependant pas entravé les échanges commerciaux, politiques et culturels entre les deux civilisations jusqu'à l'époque moderne. Après plusieurs décennies de soumission et de domination coloniale au cours des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles, les deux géants asiatiques ont réalisé leur émancipation politique au même moment. L'indépendance de l'Inde (14 août 1947) puis la naissance de la République Populaire de Chine (1<sup>er</sup> octobre 1949) ont suscité beaucoup d'espoirs et éveillé de nombreuses aspirations dans un monde qui entrait dans une phase de décolonisation longue et plus ou moins violente. Ayant chacune acquis son « indépendance » après de longs combats, fussent-ils politiques (contre la Grande-Bretagne) ou armés (contre l'occupant japonais puis le *Kuomintang*), l'Inde et la Chine Populaire apparaissaient à la fin des années 1940 comme deux nouveaux modèles, voués à devenir des leaders régionaux. Matrices asiatiques d'un monde en développement progressivement libéré de l'emprise coloniale, elles proposaient de nouvelles doctrines politiques, de nouvelles stratégies d'émancipation et de développement économique. Toutefois, il est vite apparu que leurs trajectoires idéologiques divergeaient. Illustrées par des choix politiques et des credo économiques différents, leurs interactions ont rapidement pris un caractère hostile et antipathique. Une véritable rivalité globale s'est ainsi structurée au fil du temps, à force de crises répétées et de perceptions de menaces ouvertement avouées.

Tout d'abord, nous avons affirmé que deux États frontaliers avaient plus de chances de devenir rivaux que deux États distants et non voisins (Vasquez, 1995). L'Inde et la Chine entrent dans ce schéma puisqu'elles partagent plus de 3 500 km de frontières. De plus, ces frontières (Aksai Chin, *North-Eastern Frontier Agency*,<sup>43</sup> Ligne MacMahon...) sont contestées depuis la fin des années 1940 et ont fait l'objet de multiples crises, dont un conflit armé en 1962. Nous avons ensuite insisté dans notre définition des « rivalités » sur la *dimension critique* du phénomène, celui-ci devant connaître une série de « crises » bilatérales à forte

---

<sup>43</sup> Frontalier du Tibet et coincé entre le Bhoutan à l'Ouest et la Birmanie à l'Est, la NEFA deviendra après une réforme administrative menée par New Delhi en 1986-87, l'État d' « Arunachal Pradesh ».

connotation militaire et dont le « seuil » est d'environ cinq à sept crises graves. Au regard des soixante dernières années, l'Inde et la Chine ont connu une vingtaine d'événements bilatéraux que l'on peut qualifier de « crise », et ce quelles que soient leur intensité, leur sévérité ou leur densité. La « libération » (ou « l'invasion » selon le point de vue adopté) du Tibet par les troupes chinoises en octobre 1950 peut constituer l'une des premières crises sino-indiennes. La réponse indienne à la poussée chinoise vers le Tibet fut cependant discrète : Nehru minimisa cette soudaine expansion chinoise vers le sud en réitérant les espoirs qu'il formulait à l'encontre de la nouvelle puissance émergente. Il essaya ensuite au début des années 1950 d'insérer la Chine dans le concert des nations, « parrainant » même Zhou En Lai lors de la conférence de Bandoung (avril 1955), dénonçant le colonialisme soviétique, participant aux efforts de reconnaissance internationale de la Chine Populaire, en échange de quoi le gouvernement de Pékin sembla accepter la position de leader de l'Inde dans le mouvement des Non-Alignés.

Mais dès la fin de la conférence de Bandoung, des divergences sérieuses sont apparues. La compétition idéologique est devenue plus vive, surtout lors des premiers signes d'un rapprochement indo-soviétique parallèle aux premières frictions des années 1950 entre Pékin et Moscou. La méfiance s'installait peu à peu entre Indiens et Chinois, par rapport à leurs ambitions respectives. Le tournant maoïste du *Grand Bond en Avant* (1958-1960) bouleversa profondément les rapports entre les deux pays, le Tibet et la question frontalière étant les deux éléments déclencheurs de la discorde sino-indienne. En 1957, les médias d'État chinois annoncèrent pour la première fois que la Chine était en train de construire une route d'un intérêt stratégique puisqu'elle était destinée à relier le Tibet et la province occidentale du Xinjiang. Or cette route se situe clairement dans l'Aksai Chin, partie orientale du Cachemire indien dont les frontières n'ont jamais été officiellement reconnues ni par l'Inde, ni par la Chine. L'Inde s'agaça ouvertement de cette décision chinoise, qui de fait, plaçait l'Aksai Chin dans l'orbite chinois. Deux ans plus tard, l'écrasement de la révolte tibétaine éclata à Lhassa et la fuite du Dalai Lama en Inde (mars 1959) dont le gouvernement accepta sa demande d'asile politique (en résidence depuis dans la ville de Dharamsala, en Himachal Pradesh), constitua une nouvelle étape *critique* de la relation sino-indienne, le sujet demeurant encore cinquante ans plus tard particulièrement sensible. Enfin, le conflit sino-indien (20 octobre - 21 novembre 1962) marqua le point d'orgue de l'hostilité entre les deux pays qui se sont livrés une guerre éclair dont l'Inde et ses élites portent

encore les stigmates. Les conséquences de la guerre dépassèrent largement le cadre himalayen, la « rivalité » sino-indienne éclata alors au grand jour, l'incompatibilité manifeste des idéologies et des ambitions des deux voisins devint flagrante. Le conflit de 1962 fut ainsi le véritable « acte de baptême » de la rivalité sino-indienne si l'on reprend les critères de John Vasquez (Vasquez, 1993 :82). Les deux peuples indien et chinois se voyaient désormais séparés par un mur politique, mais aussi culturel, infranchissable : une aliénation réciproque qui allait rapidement tourner à la simple xénophobie. La ligne de cessez-le-feu entre les deux pays devenait la « ligne de contrôle réelle » (*Lign of Actual Control, LoAC*) sans être véritablement marquée et le long de laquelle les escarmouches se succédèrent au cours des années 1960 et 1970, avec quelques pics sanglants en 1967 (échanges de tirs d'artilleries au Sikkim qui firent une cinquantaine de morts), en 1972 et 1975, autant d'éléments que nous qualifierons là-aussi de « crises » qui entretinrent la rivalité sino-indienne au cours de ces années d'hostilité réciproque.

Le rétablissement des relations diplomatiques en 1976 (échanges d'ambassadeurs, condoléances écrites par Indira Gandhi dans l'ambassade de Chine à New Delhi après le décès de Zhou En Lai...) freina toutefois les provocations localisées des deux armées aux frontières. Épuisée par la Révolution Culturelle, la Chine semblait avoir calmé sa politique déstabilisatrice dans la région sud-asiatique. Une première visite historique à Pékin du ministre des Affaires étrangères indien (A.B. Vajpayee) en février 1979 amorça officiellement un début de détente entre les deux voisins, l'Inde se voyant confirmer l'arrêt officiel du soutien de la Chine aux mouvements insurgés de tous genres (notamment aux rebelles du Nord-Est de l'Inde – Nagas, Mizos – et aux Naxalites du Bengale Occidental). Mais cette visite a été écourtée par Vajpayee, offusqué de l'invasion militaire du Vietnam (État proche de l'Inde) par l'armée chinoise au même moment. Au cours des années 1980, on a assisté de nouveau à une grave détérioration des relations diplomatiques du fait d'échanges rhétoriques incendiaires entre Pékin et Delhi. En 1986, la Chine réitéra ses revendications sur les 90 000 km<sup>2</sup> détenus « illégalement » par l'Inde dans la *North East Frontier Agency* (NEFA) et lança de multiples offensives militaires localisées dans la vallée de Sumdorong Chu<sup>44</sup> entre juin 1986 et mai 1987 (la NEFA avait entre temps accédé au statut administratif et politique d'État de l'Union Indienne, sous le nom d'Arunachal Pradesh, illustrant la

---

<sup>44</sup> BONAVIDA, David, « Troubled Frontiers », *Far Eastern Economic Review*, September 4<sup>th</sup>, 1986 ; ALI, Salamat, « Tension on the border », *Far Eastern Economic Review*, May 7<sup>th</sup>, 1987: 33-35.

mainmise officielle de l'Inde sur ce territoire). Les troupes indiennes ripostèrent en repoussant les incursions (si minimales fussent-elles) et en pénétrant parfois sur le territoire tibétain, ce qui déclencha en retour l'ire de Pékin.<sup>45</sup>

Cette période de tensions extrêmes en 1986-87 est la dernière escalade armée sérieuse entre les deux pays à propos du tracé de leurs frontières. Depuis, de nombreuses négociations sont venues apaiser les relations, notamment grâce à la visite en Chine de Rajiv Gandhi, alors premier ministre de l'Inde (décembre 1988). Mais tant que le tracé ne sera pas fixé sur le terrain, l'Inde et la Chine ne pourront qu'alimenter ce contentieux. Les problèmes frontaliers dans l'histoire des rapports entre puissances émergentes ou établies ont souvent été les principaux déclencheurs de conflits (Alsace-Lorraine, Trentin, Haute Silésie, Cachemire, Haut Karabakh...). Or, si des marchandages sont bien à l'ordre du jour,<sup>46</sup> rien n'indique que Pékin et New Delhi ne soient disposées à régler définitivement et légalement le différend dans un avenir proche. D'après plusieurs experts chinois,<sup>47</sup> l'Inde ne s'est jamais montrée prête à transiger sur la cession de territoire alors que la Chine (Tien-Sze, 2002), dans plusieurs de ses autres litiges frontaliers (y compris avec Moscou et Hanoi), a accepté de vastes concessions et a souvent cédé plus de territoire qu'elle ne l'avait envisagé à l'origine (Fravel, 2005). Mais nombre d'analystes indiens ont de leur côté dénoncé la position de la Chine qui a toujours d'après eux refusé de transiger sur la ligne MacMahon.<sup>48</sup>

Les quarante premières années des relations sino-indiennes furent donc marquées par de nombreuses crises dont une guerre, une rhétorique particulièrement hostile, des divergences idéologiques flagrantes et des perceptions de menaces réciproques qui en font un archétype même des grandes « rivalités internationales durables » (*Enduring International Rivalries*) telles que nous les avons définies. Mais le contexte international de la

---

<sup>45</sup> En particulier avec l'Opération *Checkerboard*, qui vit l'*Indian Air Force* violer l'espace aérien chinois en avril 1987 (SINGH SIDHU & YUAN, 2001).

<sup>46</sup> BBC World News, *China and India sign border deal*, April 11<sup>th</sup>, 2005.

<sup>47</sup> Discussions de l'auteur avec Dr Hu Shisheng (*Chinese Institute of Contemporary International Relations*, CICIR, Beijing), Pékin, 20 juillet 2004, puis avec Pr. Li U Jian (Deputy Editor-in-Chief, *South Asian Studies*, Beijing) et Pr. Sun Shihai (Deputy Director, *Institute of Asia-Pacific Studies*, CASS, Beijing), Pékin, 26 juillet 2004.

fin des années 1980 a forcé les deux protagonistes à reconfigurer quelque peu leur relation. Si la dimension psychologique manifestement hostile perdure entre l'Inde et la Chine, le nombre de crises ouvertes et de conflits directs entre les deux géants a progressivement diminué au cours des années 1990 et 2000. Bien que chacune monte en puissance, New Delhi et Pékin semblent être entrées dans une nouvelle phase de leur relation puisqu'elles ont accepté soit de mettre en sommeil, soit de tenter de résoudre la plupart de leurs contentieux politiques bilatéraux, afin de se consacrer à leur propre développement et/ou échanges commerciaux. Les jeux diplomatiques sino-indiens entamés depuis la visite de Rajiv Gandhi en 1988 ont donc pour objectif de faire abstraction des litiges stratégiques bilatéraux connus et non résolus pour profiter de l'essor économique de l'autre. Si l'entente politique n'est toujours pas au rendez-vous, il apparaît cependant qu'une nouvelle ère « *hindi-chini bhai-bhai* », au contenu strictement économique cette fois-ci, est désormais d'actualité tant les enjeux financiers sont importants pour l'une comme pour l'autre. L'Inde et la Chine recherchent donc un certain équilibre tactique à court et moyen terme afin d'éviter d'autres crises inutiles et coûteuses, sans que les problèmes bilatéraux ne soient réglés pour autant.

En décembre 1991, la visite en Inde de Li Peng, alors Premier ministre chinois, a répondu à celle de Rajiv Gandhi (1988) et confirmé le rapprochement sino-indien, bien que certains dossiers sensibles (tels que les droits de l'Homme, Li Peng ayant été l'un des chefs d'orchestre de la répression de Tian Anmen en 1989) ont été soulignés par la presse indienne. Quelques tensions bilatérales sont réapparues, parfois symboliquement, comme lorsque la Chine a procédé à un essai nucléaire souterrain en mai 1992 au moment même où une délégation indienne menée par le Président de la République R. Venkataraman visitait Pékin. Pourtant, l'heure était au développement des échanges et à l'établissement d'une certaine « confiance » (*Confidence Building Measures*, CBMs). En 1991, le commerce sino-indien avait été multiplié par 110 (!) par rapport à sa reprise officielle en 1977 (de 2,5 millions de US\$ à 265 millions de US\$)<sup>49</sup> et les bénéfices mutuels n'ont cessé de croître. Pour beaucoup d'observateurs, ce sont les perspectives de profits phénoménaux qui ont

---

<sup>48</sup> Même si elle semble se montrer prête à renégocier un tracé, la Chine refuse catégoriquement de reconnaître cette ligne, essentiellement par logique historique, puisqu'elle est issue des « traités honteux et inégaux » imposés par les puissances coloniales occidentales à la Chine décadente il y a plus d'un siècle.

<sup>49</sup> SINGH, 2003 : 142.

motivé le rapprochement sino-indien à partir de 1991 (Jiali, 2000).<sup>50</sup> Cette véritable boulimie de commerce provoquée par l'euphorie du début des années 1990 a toutefois nécessité de prolonger l'« entente cordiale » (politique) entre les deux voisins, en particulier sur la question frontalière, ce qui fut réalisé avec le voyage officiel de Narasimha Rao à Pékin en septembre 1993 (Bhattarchajea, 1994). Un accord sur le « *maintien de la paix et de la tranquillité le long de la LoAC* » fut ainsi signé entre les deux voisins, puis confirmé par la visite historique de Jiang Zemin, premier chef d'État chinois à se rendre en Inde (novembre 1996). En effet, le « pacte » signé entre Chinois et Indiens témoignait de la volonté des deux parties de ne plus recourir à un conflit armé pour régler leur différend frontalier (du moins sur le papier ; Singh, 2003 : 133-134).

Toutefois, par delà l'euphorie qui s'est dessinée au début des années 1990, outre la question récurrente du tracé des frontières, deux autres dossiers ont toujours gêné l'épanouissement des relations sino-indiennes. La nucléarisation de l'Inde, qui devint officielle en 1998 avec l'arrivée au pouvoir à New Delhi d'un gouvernement nationaliste hindou, et le partenariat sino-pakistanaï (ainsi que dans une moindre mesure les rapports étroits entre Pékin et Rangoun, Dacca et Colombo) ont constitué et constituent encore aujourd'hui les principaux obstacles à l'établissement d'une diplomatie apaisée entre l'Inde et la Chine. Après huit années de rapprochement progressif, l'année 1998 a marqué une rupture dans cet élan et peut être retenue, en reprenant nos critères des rivalités, comme un élément *critique* entretenant la rivalité sino-indienne pourtant mise en sommeil depuis les incidents frontaliers de 1987.

Ce fut le nouveau ministre de la Défense du gouvernement nationaliste hindou élu en mars 1998, George Fernandes, qui a ranimé le plus vigoureusement les inquiétudes sinophobes de l'Inde.<sup>51</sup> Dans une interview télévisée diffusée le 3 mai 1998, il a déclaré publiquement que la Chine constituait la « première menace potentielle » de l'Inde et a dénoncé les liens qu'elle avait établis avec le Pakistan et la Birmanie, qu'il qualifiait de « pions stratégiques chinois » dirigés

---

<sup>50</sup> Voir aussi MITRA, Prमित, THOMPSON, Drew, « China and India: Rivals or Partners ? », *Far Eastern Economic Review*, 168(4), April 2005 : 30-33.

<sup>51</sup> Rencontre et discussion personnelle avec George Fernandes, New Delhi, 29 mars 2006.

contre les intérêts de l'Inde.<sup>52</sup> Il fustigeait ainsi une menace chinoise, bien plus manifeste et dangereuse que celle posée par le « frère ennemi » pakistanais. Ces diatribes très vite médiatisées ont considérablement gêné les partisans indiens du rapprochement avec la Chine.<sup>53</sup> D'aucuns se sont demandés si les propos incendiaires du ministre de la Défense du gouvernement Vajpayee (1998-2004) étaient l'œuvre d'un seul homme, réputé pour ses positions anti-Pékin, ou s'ils s'inséraient dans une stratégie plus globale des nationalistes hindous. La situation s'est envenimée une semaine après les déclarations de Fernandes lorsque l'Inde a procédé à deux séries d'essais nucléaires souterrains dans le désert du Rajasthan les 11 et 13 mai 1998.<sup>54</sup> La Chine a alors vivement dénoncé l'initiative,<sup>55</sup> poussé pour l'adoption d'une résolution du Conseil de Sécurité de l'ONU condamnant l'Inde, mais a rapidement freiné ses ardeurs diplomatiques lorsqu'à son tour le Pakistan a réalisé ses propres essais nucléaires trois semaines après l'Inde. Progressivement, l'attitude chinoise s'est faite plus modérée, plus calculée. Certes, Pékin a déploré la lettre du Premier ministre indien (A.B. Vajpayee) adressée au Président américain Bill Clinton. Censée demeurer confidentielle, cette lettre qui avait « fuité » et été largement publiée par la presse indienne, expliquait pourquoi les tests indiens et l'équilibre des forces avec la Chine étaient justifiés aux yeux du gouvernement indien.<sup>56</sup> Si la Chine n'appréciait pas du tout d'être perçue comme une menace justifiant la nucléarisation d'un de ses voisins, elle prit toutefois le parti du pacifisme affiché.<sup>57</sup> En adaptant sa rhétorique à une Inde belliqueuse qu'elle estimait déstabilisatrice pour la région, elle a cherché à minimiser l'importance de la décision indienne, ce qui a conduit à un apaisement global. L'attention de la communauté internationale s'est alors focalisée plus sur le contentieux indo-pakistanaï que sur l'antagonisme plus global entre Indiens et Chinois (Yuan, 2001 ; Cheng & Wankun, 2002).

---

<sup>52</sup> AFP, *China is India's biggest threat: Indian Defense Minister*, May 18<sup>th</sup>, 1998.

<sup>53</sup> NOORANI, A.G., « The Meaning of George Fernandes », *Frontline*, Volume 16, n°22, October 23-November 05, 1999.

<sup>54</sup> Il semble que le ministre de la Défense n'ait été averti que tardivement de l'imminence des essais, autorisés par le *Prime Minister's Office* – PMO (tout du moins, le 3 mai 1998, il n'était pas au courant). En tout état de cause, ses déclarations enflammées paraissent avoir été lancées en raison, d'une part, des inimitiés personnelles de Fernandes envers la Chine et, d'autre part, de la visite du chef d'état-major de l'armée chinoise en Inde les 27-30 avril 1998, et non en fonction des essais nucléaires à venir et de la justification anti-chinoise de ceux-ci, l'armée indienne elle-même étant peu au courant des développements scientifiques supervisés par le PMO. D'après PERKOVICH, 1999 : 415.

<sup>55</sup> *The Hindustan Times*, « China condemns India's tests », May 15<sup>th</sup>, 1998.

<sup>56</sup> *The New York Times*, « Nuclear Anxiety : India's Letter to Clinton on Nuclear Testing », May 13<sup>th</sup>, 1998. Par ailleurs, Bill Clinton s'est rendu en visite officielle en Chine, quelques jours après les essais nucléaires pakistanais (juin 1998).

<sup>57</sup> *The Times of India*, « China reassess », May 27<sup>th</sup>, 1998.

L'année 1998 a donc marqué un véritable recul dans le rapprochement sino-indien. Provoquant une « crise » diplomatique et militaire, les essais nucléaires indiens et les propos de G. Fernandes (qu'ils soient consciemment liés ou non) ont miné les efforts réalisés depuis 1988. Cette période d'intenses suspicions,<sup>58</sup> de résurgence des vieux démons, en particulier parmi les anciens acteurs de 1962 (déclarations d'anciens officiers combattants) a cependant été de courte durée. Le ministère des Affaires étrangères indien, satisfait de la nouvelle affirmation nationaliste de l'Inde à la suite des essais nucléaires (Chellaney, 1998), s'est alors engagée dans une politique d'apaisement, en particulier sous la houlette de Jaswant Singh (nommé ministre en décembre 1998), qui s'est rendu à Pékin en juin 1999. Un an après la crise de mai 1998, l'Inde a su apprécier la position de neutralité adoptée par la Chine lors du conflit frontalier indo-pakistanaï de Kargil (Cachemire) au printemps 1999 (Singh 1999), et son *mea culpa* sur les propos concernant la « menace chinoise potentielle » a alors été le bienvenu. Le rapprochement sino-indien a été relancé et les échanges commerciaux se sont littéralement envolés. En 2003, le commerce entre les deux pays a atteint un record de 7,6 milliards US\$, vite dépassé en 2004 (13,6 milliards US\$), explosant en 2005 (20 milliards US\$) et 2006 (29,4 milliards US\$).<sup>59</sup> Les visites de haut rang se sont succédé : le Président indien Narayanan s'est rendu à Pékin en juin 2000 et le Premier ministre Vajpayee en 2003, tandis que le Premier ministre chinois Zhu Rongji (janvier 2002) et son successeur Wen Jiabao (avril 2005) précédaient la venue historique du Président Hu Jintao en novembre 2006. Conséquemment, depuis 1998, aucune véritable « crise » n'est venue ponctuer la relation sino-indienne malgré la non-résolution des contentieux bilatéraux et le maintien de suspicions réciproques.

Ainsi, les rapports sino-indiens depuis 1947 peuvent-ils être définis comme une « rivalité durable », notamment du fait de relations ouvertement hostiles entre 1950 et 1987, avec comme point d'orgue le conflit armé de 1962. En effet, sur une période longue (plus d'un demi-siècle), les deux voisins géographiques ont été engagés dans diverses crises bilatérales récurrentes et ont développé des perceptions de menace et d'hostilité manifestes envers l'autre au fil du temps (selon les critères les plus récents de Klein, Goertz & Diehl,

---

<sup>58</sup> On parla même de « *great chill* » (grand froid), comme au temps de l'après 1962 ou des incidents de 1986-87 (RANGANATHAN & BHATTACHARJEA, 2000 : 384).

<sup>59</sup> *The Financial Times*, « Prepare Now for Sino-Indian Trade Boom », October 31, 2005 et Xinhua, *Sino-Indian Trade Hits US\$ 29,4b, Two Years Ahead of Target*, January 27, 2007.

2006). Ce constat peut d'ailleurs s'articuler avec la littérature sur la « rivalité sino-indienne » qui ne prend pas appui sur les théories de la « rivalité » proprement dite. Différents universitaires, sinologues ou indianistes, ont effectivement étudié la configuration concurrentielle établie entre Pékin et New Delhi sans utiliser ce corpus théorique très spécifique des années 1990-2000. Mohan Malik avait par exemple affirmé en 1995 que l'Inde et la Chine étaient « *prêtes pour une rivalité pour la domination régionale et une influence dans le monde multipolaire du <sup>e</sup>xx* » (Malik, 1995 : 317), sans jamais faire référence à ces études théoriques. Il a été rejoint dans ses positions par John W. Garver qui, dans ses écrits, a longtemps insisté sur le caractère asymétrique de la relation de rivalité sino-indienne, mais lui aussi sans faire référence à l'approche conceptuelle des « rivalités interétatiques » (Garver 2001, 2003).

## CONCLUSION

Défini comme un type donné de relation qualifiée d'inamicale et conflictuelle, le phénomène de « rivalité » est rarement abordé comme objet de réflexion, mais est plutôt considéré comme une toile de fond. Nous avons tenté d'utiliser ce cadre théorique original (et quasiment absent de la science politique française) afin de mieux cerner scientifiquement cet objet et de pouvoir ensuite le tester sur une zone géographique, politique et culturelle bien précise. Les études menées sur ce concept se sont essentiellement concentrées sur des rivalités achevées, lorsque la relation de compétition antagonique entre deux puissances n'existe plus au moment de l'analyse (soit parce que les deux États coopèrent désormais, soit parce qu'ils ont réglé leur contentieux d'une façon plus ou moins violente, soit enfin parce que l'un d'entre eux a disparu). L'analyse d'une rivalité est en effet plus aisée lorsqu'elle s'opère rétrospectivement. En conséquence, qualifier une relation bilatérale de « rivalité » implique de savoir si elle a duré dans le temps et surtout comment elle s'est achevée ou peut éventuellement s'achever dans le futur si elle ne l'est pas encore, comme dans le cas sino-indien qui nous a ici intéressé. Les rivalités ne sont pas éternelles, elles s'arrêtent à un moment ou à un autre, mais peuvent aussi parfaitement reprendre leur cours après une ou deux générations, comme en témoignent les rivalités franco-britannique, franco-autrichienne ou sino-japonaise. Si les conditions de sa disparition ne sont pas réunies, alors une rivalité a toutes les chances de se poursuivre, voire tout simplement d'apparaître au grand jour dans le cas d'une « rivalité isolée », puis d'évoluer et de passer au stade de la maturité dans le cas d'une « proto-rivalité » (Goertz & Diehl, 1995 ; Bennett, 1996, Goertz, 1997).

Au regard des soixante dernières années, il est pertinent de qualifier l'Inde et la Chine de puissances « rivales ». Toutes les « crises » intervenues entre les deux voisins semblent parfaitement entrer dans le modèle critique défini par les théoriciens des rivalités (Goertz, Diehl, Maoz, Mor, Thompson...). Du début de la crise tibétaine (« libération » du Tibet par l'armée chinoise en 1950, puis exil du Dalai Lama en 1959) aux tensions de 1998 (accusations de G. Fernandes, essais nucléaires indiens), en passant par le conflit armé de 1962, les tensions frontalières des années 1980 ou la question du Sikkim en 1975, l'Inde et la Chine ont partagé plus d'un demi-siècle d'expériences conflictuelles plus ou moins

sévères. En outre, ces crises sino-indiennes (*dimension critique*) ont été clairement fixées dans le temps (*dimension temporelle*) : non seulement elles sont intervenues à intervalles réguliers (souvent moins de dix ans), mais de plus chaque crise a servi de matrice à la suivante, Indiens et Chinois tirant des apprentissages du précédent « accroc ». La rivalité sino-indienne a été « entretenue » progressivement et en conséquence « historicisée ». Le « répertoire psychologique » (Bar-Tal, 2004) des deux puissances a été de ce fait parfaitement utilisé, illustrant le dernier élément caractéristique des rivalités, la *dimension psychologique*. L'humiliation de 1962 reste profondément ancrée dans l'esprit de l'armée indienne mais également de l'ensemble de la classe dirigeante de l'Inde : le tropisme chinois des stratèges, politiques et intellectuels indiens est toujours particulièrement visible. S'y ajoute depuis plusieurs années un véritable complexe d'infériorité de la part de l'Inde vis-à-vis de la Chine, notamment au regard des succès économiques bien plus conséquents de cette dernière par rapport à une Inde dont le décollage semble plus tardif et moins spectaculaire.

L'ensemble des éléments théoriques et empiriques est donc réuni : l'Inde et la Chine sont engagées depuis un demi-siècle dans une relation que l'on peut qualifier de « rivalité durable » répondant aux différents critères énoncés (malgré les limites inhérentes au modèle théorique choisi). Nous pouvons en outre ajouter à cette démonstration les ambitions futures, prêtées ou avérées, des deux puissances montantes (ambitions qui peuvent apparaître antagoniques) et les perceptions de menaces mutuelles qu'elles ont développées. Même si aucune crise véritable ne vient ponctuer leur relation bilatérale, leurs visions, projets et appétits réciproques permettent d'entretenir une rivalité que l'on peut qualifier de « stratégique » (Thompson 2001, Colaresi & Thompson 2002). De même, l'Inde et la Chine sont incontestablement concurrentes (économiquement, diplomatiquement, militairement...), et donc inscrites dans une « rivalité de positionnement » (Thompson, 1995) en Asie comme dans le monde. Cette « rivalité de positionnement » se retrouve en effet autant sur la scène régionale (lutte pour un leadership en Asie, rivalité sur des terrains ciblés, tels que la Birmanie,<sup>60</sup> le Népal ou l'Océan Indien...) que sur la scène internationale (opposition de la Chine au statut de membre permanent de l'Inde au sein du Conseil de Sécurité de l'ONU, frictions et inquiétudes face au positionnement de l'une et de l'autre vis-à-

---

<sup>60</sup> Dans notre thèse de Doctorat (EGRETEAU, 2006), nous défendons même l'hypothèse que l'Inde et la Chine sont entrées dans une « proto-rivalité » en Birmanie, une expression localisée et récente de leur rivalité durable globale, mais qui ne devrait pas s'exacerber.

vis de la puissance américaine...). Par ailleurs, leur situation géographique (pays voisins) et les contentieux territoriaux qu'elles ont développés en font aussi deux « rivaux spatiaux » (*rivalité spatiale*, Thompson, 1995) qui sont en conflit pour des aires géographiques et leurs ressources économiques (Cachemire, Arunachal Pradesh, Océan Indien...). Ainsi, différents qualificatifs peuvent être apportés, tous précisant la relation de « rivalité » désormais établie et justifiée théoriquement entre l'Inde et la Chine. Les dimensions colossales, les perspectives économiques et les aspirations militaires des deux géants asiatiques interrogent, inquiètent, fascinent et les possibles trajectoires de collision entre elles éveillent de plus en plus d'attention. Les études des rivalités permettent de montrer que si deux puissances montantes sont rivales, la probabilité qu'elles entrent en conflit armé est plus importante, sans être toutefois systématique. Le contexte géopolitique global du début du XXI<sup>e</sup> siècle tend en effet à montrer que l'Inde et la Chine ont tout intérêt à mettre en sommeil leurs différends (même si leur non-résolution entretient leur rivalité), pour se focaliser sur un dialogue qui peut se révéler bénéfique pour les deux parties, en dépit de leur rivalité.

## BIBLIOGRAPHIE

### Émergence de la Chine – Thème de la « menace chinoise » :

- ACHARYA, Amitav (2003). "Will Asia's Past be its Future?" *International Security* 28(3): 149-164.
- BROOMFIELD, Emma V. (2003). "Perceptions of Danger: The China Threat Theory", *Journal of Contemporary China* 12(35): 265-284.
- BUZAN, Barry and Rosemary FOOT (dir.) (2004). *Does China Matter? A reassessment (essays in memory of Gerald Segal)*. New York: Routledge.
- CHENG, Joseph, and Zhang WANKUN. (2002). "Patterns and Dynamics of China's International Strategic Behavior." *Journal of Contemporary China*. 11(31): 235-260.
- FRAVEL, M. Taylor. (2005). "Regime Insecurity and International Cooperation: Explaining China's Compromises in Territorial Disputes." *International Security* 30(2): 46-83.
- GUNGWU, Wang. (2004). "The Fourth Rise of China: Cultural Implications." *China : An International Journal*. 2(2): 311-322.
- KANG, David. (2003). "Getting Asia Wrong: The Need for New Analytical Frameworks." *International Security* 27(4): 57-85.
- NYE, Joseph S. (1997). "China's re-emergence and the Future of the Asia-Pacific." *Survival* 39(4): 65-79.
- RAVENHILL, John (dir.) (1995). *Pacific Cooperation: Building Economic and Security Regimes in the Asia-Pacific Region*, Boulder : Westview Press.
- ROY, Denny. (2005). "Southeast Asia and China: Balancing or Bandwagoning?" *Contemporary Southeast Asia* 27(2): 305-322.
- SEGAL, Gerald. (1999). "Does China Matter?" *Foreign Affairs* 78(5): 25.
- SUTTER, Robert. (2003). "Why Does China Matter." *The Washington Quarterly* 27(1): 75-89.
- WORTZEL, Larry. (1994). "China Pursues Traditional Great Power Status" *Orbis* 38(2): 157-175.
- YEE, Herbert and Ian STOREY (dir.). (2002). *The China Threat: Perceptions, Myths and Reality*. London: Routledge Curzon.

### Émergence de l'Inde :

- AYOOB, Mohammed. (2000). "India Matters." *The Washington Quarterly* 23(1) : 27-39.
- BAJPAI, Kanti, MATTOO, Amitabh and George K. TANHAM. (1996). *Securing India: Strategic Thought and Practice in an Emerging Power*. New Delhi: Manohar.
- BASU, Kaushik. (2004). *India's Emerging Economy: Performance and Prospects in the 1990s and Beyond*. London: The MIT Press.

- BRATERSKY, M.V., LUNYOV, S.I. (1990). "India at the End of the Century: Transformation into an Asian Regional Power." *Asian Survey* 30(10): 927-942.
- CHELLANEY, Brahma. (1998). "La sécurité de l'Inde après les essais nucléaires." *Politique Etrangère* 63 : 507-529.
- COHEN, Stephen P. (2001). *India: Emerging Power*. Washington DC: Brookings Institution Press.
- GANGULY, Sumit (dir.) (2003). *India as Emerging Power*. London: Frank Cass.
- GORDON, Sandy, and Stephen HENNINGHAM (dir.). (1995). *India Looks East: an Emerging Power and its Asia-Pacific Neighbours*. Canberra : Strategic and Defence Studies Centre.
- GORDON, Sandy. (1995). *India's Rise to Power: in the Twentieth Century and Beyond*. Basingtoke: MacMillan Press.
- KHANNA, Parag, and Raja C.MOHAN. (2006). "Getting India Right". *Policy Review* 135: 43-61.
- MELLOR, John W. (dir.). (1979). *India as a Rising Middle Power*. Boulder : Westview Press.
- MOHAN, Raja C. (2003). *Crossing the Rubicon – The Shaping of India's New Foreign Policy*. New Delhi : Viking.
- NAYAR, Baldev Raj, and T.V. PAUL. (2003). *India in the World Order: Searching for Major Power Status*. Cambridge: Cambridge University Press.
- PERKOVICH, George. (1999). *India's Nuclear Bomb: the Impact on Global Proliferation*. Berkeley: University of California Press.
- PERKOVICH, George. (2003). "Is India a Major Power?" *The Washington Quarterly* 27(1): 129-144.
- RACINE, Jean-Luc. (2003). "L'Inde et l'Ordre du Monde." *Hérodote* 108 : 91-112.
- SAINT-MEZARD, Isabelle. (2001). *La Look East Policy indienne ou la politique régionaliste de l'Inde*. Thèse de Science Politique. Institut d'Etudes Politiques de Paris.
- SAINT-MEZARD, Isabelle. (2006). *Eastward Bound: India's New Positioning in Asia*. New Delhi: Manohar-CSH.
- SINGH, Jaswant. (1999). *Defending India*. Bangalore : MacMillan Press.

### **Relations Inde-Chine :**

- BERNARD, Jean-Alphonse. (1998). "L'Inde, la Chine et le Nucléaire." *Défense Nationale* 11 : 37-48.
- BHATTACHARJEA, Mira Sinha. (1994). "Indian Prime Minister's visit to China." *China Report* 30(1): 85-88.
- BOQUERAT, Gilles. (2001). "India's Confrontation with Chinese Interests in Myanmar." In GRARE, Frédéric (dir.), (2001). *India and ASEAN*, New Delhi : Manohar-CSH : 161-190.
- CORDONNIER, Isabelle. (1997). « L'Inde et la Chine : la rivalité de deux Titans. » *Défense Nationale* 10 : 124-135.
- CORDONNIER, Isabelle, and Bruno TERTRAIS. (2001). *L'Asie nucléaire*. Paris: IFRI.

- DELPECH, Thérèse. (1998). "Inde-Chine : le face-à-face ?" *Politique Internationale* 82 : 181-192.
- DREZE, Jean. (1994). "L'Inde et la Chine : développement économique et bien-être social." *Revue d'Economie du Développement* 2(4) : 77-96.
- EGRETEAU, Renaud. (2006). *L'Inde, la Chine et l'enjeu birman : la rivalité sino-indienne en Birmanie et ses limites depuis 1988* (sous la direction de Christophe Jaffrelot). Thèse de Science Politique, Institut d'Etudes Politiques de Paris.
- ETIENNE, Gilbert. (1998). *Chine-Inde : le match du siècle*. Paris : Presses de Sciences Po.
- FRANKEL, Francine R., and Harry HARDING (dir.). (2004). *The India-China Relationship: What the United States Need to Know*. New York: Columbia University Press.
- GARVER, John W. (2001). *Protracted Contest: Sino-Indian Rivalry in the Twentieth Century*, New Delhi: Oxford University Press.
- GARVER, John W. (2003). "Asymmetrical Indian and Chinese Threat Perceptions." In GANGULY Sumit (dir.). (2003). *India as an Emerging Power*, London: Frank Cass: 109-134.
- JIALI, Ma. (2000). "Striving to Establish a Constructive Cooperative Partnership between China and India." *China Report* 36(3): 375-381.
- MALIK, Mohan. (1995). "China-India Relations in the Post Soviet Era: the Continuing Rivalry." *The China Quarterly* 142: 317-355.
- MITRA, Primit, and Drew THOMPSON. (2005). "China and India: Rivals or Partners?" *Far Eastern Economic Review* 168(4): 30-33.
- NIQUET, Valérie. (1999). "Le face-à-face entre Pékin et New Delhi depuis les essais nucléaires indiens et pakistanais." *Perspectives Chinoises* 54: 22-30.
- RANGANATHAN, C.V., and M.S. BHATTACHARJEA. (2000). "India and China: Principles of Cooperative Construction." *China Report* 36(3): 383-389.
- SAINT-MEZARD, Isabelle, and James K. CHIN (dir.). (2005). *China and India: Political and Strategic Perspectives*. Hong Kong University: Centre of Asian Studies.
- SCHÜRER, Wolfgang. (2005). "A Geopolitical and Geo-Economic Overview: On the Rise of China and India as Two Giants." *The Fletcher Forum of World Affairs*, 29(2): 145-164.
- SCIORTINO, Sabine. (2004). *Théories et pratiques de la puissance : l'émergence de l'Inde et de la Chine dans l'après-guerre froide*. (Sous la direction de Françoise Mengin et Christophe Jaffrelot), mémoire de Master Recherche, Institut d'Etudes Politiques de Paris.
- SHIRK, Susan L. (2004). "One-sided rivalry: China's perceptions and policies toward India", in FRANKEL, Francine R., Harry HARDING (dir.). (2004). *The India-China Relationship: What the United States Need to Know*. New York: Columbia University Press : 75-100.
- SINGH, Swaran. (1999). "The Kargil Conflict: Why and How of China's Neutrality." *Strategic Analysis* 23(7): 1083-1094.
- SINGH, Swaran. (2003). *China-South Asia: Issues, Equations, Policies*. New Delhi: Lancer's Book.
- SINGH SIDHU, W.P., and Jing-Dong YUAN. (2001). "Resolving the Sino-Indian Border Dispute : Building Confidence Through Cooperative Monitoring." *Asian Survey* 41(2): 351-376.

TIEN-SZE, Fang. (2002). "The Sino-Indian Border Talks under the Joint Working Group." *Issues & Studies* 38(3): 150-183.

YUAN, Jing-Dong. (2001). "India's Rise after Pokhran II: Chinese Analyses and Assessments." *Asian Survey* 41(6): 978-1001.

### **Théorie des Relations Internationales – Généralités :**

BAR-TAL, Daniel. (2004). "Psychological Dynamics of Intractable Conflicts." In BURGESS, Guy and Heidi BURGESS (dir.). (2004). *Beyond Intractability*. Boulder: University of Colorado. Article consultable en ligne sur : [http://www.beyondintractability.org/m/psychological\\_dynamics.jsp](http://www.beyondintractability.org/m/psychological_dynamics.jsp).

DIEHL, Paul F., and Gary GOERTZ. (2000). *War and Peace in International Rivalry*, Ann Arbor: University of Michigan Press.

EGRETEAU, Renaud. (1999). « 'Austria Delenda Est' : Les Elites Françaises et la Chute de l'Empire Austro-Hongrois » (sous la direction de Séverine Pacteau), mémoire de Deuxième Cycle, Institut d'Etudes Politiques de Bordeaux.

FINLAY, David J., HOLSTI, Ole R., and Richard R.FAGEN (1967). *Enemies in Politics*. Chicago: Rand McNally.

GROSSER, Pierre. (2002). "De l'usage de l'Histoire dans les politiques étrangères", in CHARILLON, Frédéric (dir.), (2002), *Politique Etrangère – Nouveaux Regards*. Paris: Presses de Sciences Po : 361-389.

HOLSTI, Kalevi Jacques. (1991). *Peace and War: Armed Conflicts and International Order - 1648-1989*. Cambridge: Cambridge University Press.

KENNEDY, Paul. (1991). *Naissance et déclin des grandes puissances*. Paris: Editions Payot.

LUTTWAK, Edward. (2002). *Le Grand Livre de la Stratégie : De la Paix et de la Guerre*. Paris: Editions Odile Jacob.

MEARSHEIMER, John J. (2001). *The Tragedy of Great Power Politics*. New York: W.W. Norton & Co.

VASQUEZ, John, A. (1993). *The War Puzzle*. Cambridge: Cambridge University Press.

WALTZ, Kenneth N. (1979). *Theory of International Politics*. New York: McGraw Hill.

### **Approche des Rivalités :**

BENNETT, D. Scott. (1996). "Security, Bargaining, and the End of Interstate Rivalry." *International Studies Quarterly* 40(2): 157-184.

BENNETT, D. Scott. (1998). "Integrating and Testing Models of Rivalry Duration." *American Journal of Political Science* 42(4): 1200-1232.

BREMER, Stuart A. (1992). "Dangerous Dyads." *Journal of Conflict Resolution* 36(2): 309-341.

- COLARESI, Michael, and William R. THOMPSON. (2002). "Strategic Rivalries, Protracted Conflict and Crisis Escalation." *Journal of Peace Research* 39(3): 264-265.
- DIEHL, Paul F. (dir.). (1998). *The Dynamics of Enduring Rivalries*, Chicago: University of Illinois Press.
- FRIEDBERG, Aaron. (1993). "Ripe for Rivalry: Prospects for Peace in a Multipolar Asia", *International Security* 18(3): 5-33.
- GOCHMAN, Charles S., and Zeev MAOZ. (1984). "Militarized Interstate Disputes, 1816-1976 : Procedures, Patterns and Insights." *Journal of Conflict Resolution* 28(4): 585-615.
- GOERTZ, Gary. (1997). "Conflict Management and Termination in International Rivalry", *International Interactions* 22(4) (Special Issue).
- GOERTZ, Gary, and Paul F.DIEHL. (1992). "The Empirical Importance of Enduring Rivalries." *International Interactions* 18(2): 151-163.
- GOERTZ, Gary, and Paul F.DIEHL. (1993). "Enduring Rivalries: Theoretical Constructs and Empirical Patterns." *International Studies Quarterly* 37(1): 147-171.
- GOERTZ, Gary, and Paul F. DIEHL. (1995). "The Initiation and Termination of Enduring Rivalries: the Impact of Political Shocks." *American Journal of Political Science* 39(1): 30-52.
- GOERTZ, Gary, DIEHL, Paul F. (1996). "Taking 'Enduring' out of Enduring Rivalry: The Rivalry Approach to War and Peace." *International Interactions* 21(3): 291-308.
- HENSEL, Paul. (1994). "One Thing Leads to Another: Recurrent Militarized Disputes in Latin America, 1816-1986." *Journal of Peace Research* 31(3): 281-297.
- HENSEL, Paul. (1999). "An Evolutionary Approach to the Study of Interstate Rivalry." *Conflict Management and Peace Science* 17(2): 175-206.
- HENSEL, Paul R., and Paul F. DIEHL. (1994). "It Takes Two to Tango: Non-Militarized Response in Interstate Disputes." *Journal of Conflict Resolution* 38(3): 479-506.
- HEWITT, Joseph. (2005). "A Crisis-Density Formulation for Identifying Rivalries." *Journal of Peace Research* 42(2): 183-200.
- KLEIN, James, GOERTZ, Gary, and Paul DIEHL. (2006). "The New Rivalry Dataset: Procedures and Patterns." *Journal of Peace Research* 43(3): 331-348.
- KUENNE, Robert E. (1989). "Conflict Management in Mature Rivalry." *Journal of Conflict Resolution* 33(3): 554-566.
- LENG, Russell. (1983). "When Will They Ever Learn? Coercive Bargaining in Recurrent Crises." *Journal of Conflict Resolution* 27 : 379-419.
- LENG, Russell, (2000), *Bargaining and Learning in Recurring Crises: The Soviet-American, Egyptian-Israeli and Indo-Pakistani Rivalries*, Ann Arbor: University of Michigan Press.
- MAOZ, Zeev, and Ben D. MOR. (2002). *Bound by Struggle: The Strategic Evolution of Enduring International Rivalries*, Ann Arbor: University of Michigan Press.
- PRINS, Brandon C. (2005). "Interstate Rivalry and the Recurrence of Crises: A Comparison of Rival and Non-Rival Crisis Behavior, 1918-1994." *Armed Forces and Society* 31(3): 323-351.
- RASLER, Karen A., THOMPSON, William R. (2006). "Contested Territory, Strategic Rivalries, and Conflict Escalation." *International Studies Quarterly* 50: 145-167.

- SHRÖEDER, Paul W. (1999). "A Pointless Enduring Rivalry: France and the Habsburg Monarchy, 1715-1918.", In THOMPSON, William (dir.). *Great Power Rivalries*. Columbia: University of South Carolina Press: 60-85.
- STOLL, Richard J. (1984). "From Fire to Frying Pan: the Impact of Major Power War Involvement on Major Power Dispute Involvement, 1816-1975." *Conflict Management and Peace Science* 7: 71-82.
- THOMPSON, William. (1995). "Principal Rivalries." *Journal of Conflict Resolution* 39(2): 195-233.
- THOMPSON, William (dir.). (1999). *Great Power Rivalries*, Columbia: University of South Carolina Press.
- THOMPSON, William. (2001). "Identifying Rivals and Rivalries in World Politics." *International Studies Quarterly* 45(4): 557-586.
- VASQUEZ, John A. (1995). "Why Do Neighbours Fight? Proximity, Interaction or Territoriality." *Journal of Peace Research* 32(3): 277-294.
- VASQUEZ, John A. (1996). "Distinguishing rivals that go to war from those that do not." *International Studies Quarterly* 40(4): 531-558.
- VASQUEZ, John A. (1998). "The Evolution of Multiple Rivalries prior to World War II in the Pacific." in DIEHL, Paul F. (dir.). (1998). *The Dynamics of Enduring Rivalries*. Chicago: University of Illinois Press: 191-224.